



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

*Anne Louise Germaine Necker, baronne
de Staël Holstein*

LETTRES
SUR LES OUVRAGES
ET
LE CARACTÈRE
DE
J. J. ROUSSEAU.

DERNIÈRE ÉDITION,

*Augmentée d'une Lettre de M^{me} la Comtesse
ALEXANDRE DE VASSY, & d'une
Réponse de M^{me} la Baronne DE STAEL.*

Vous qui de ses écrits savez goûter les charmes,
Vous tous, qui lui devez des leçons & des larmes,
Pour prix de ces leçons & de ses pleurs si doux,
Cœurs sensibles, venez : je le confie à vous.

L'abbé DE LILLE.

1789.

Handwritten text at the top of the page, possibly a title or header.

Main body of handwritten text, appearing to be a list or series of entries, though the characters are extremely faint and difficult to decipher.

Handwritten text at the bottom left of the page.

P R É F A C E.

JE ne connois point d'éloge de Rousseau : j'ai senti le besoin de voir mon admiration exprimée. J'aurois souhaité sans doute qu'un autre eût peint ce que j'éprouve ; mais j'ai goûté quelque plaisir encore en me retraçant à moi-même le souvenir & l'impression de mon enthousiasme. J'ai pensé que si les hommes de génie ne pouvoient être jugés que par un petit nombre d'esprits supérieurs , ils devoient accepter tous les tributs de reconnaissance. Les ouvrages dont le bonheur du genre humain est le but , placent leurs auteurs au rang de ceux que leurs actions immortalisent ; & quand on n'a pas vécu de leur temps , on peut être impatient de s'acquitter envers leur ombre , & de déposer sur leur tombe l'hommage que le sentiment de sa faiblesse même ne doit pas empêcher d'offrir.

Peut-être ceux dont l'indulgence daignera préférer quelque talent en moi , me reprocheront-ils de m'être hâtée de traiter un sujet au-dessus même des forces que je pouvois espérer un jour. Mais

qui fait si le temps ne nous ôte pas plus qu'il ne nous donne? Qui peut oser prévoir les progrès de son esprit? Comment consentir à s'attendre, & renvoyer à l'époque d'un avenir incertain l'expression d'un sentiment qui nous presse? Le temps sans doute détrompe des illusions; mais il porte quelquefois atteinte à la vérité même, & sa main destructrice ne s'arrête pas toujours à l'erreur. N'est-ce pas aussi dans la jeunesse qu'on doit à Rousseau le plus de reconnoissance? Celui qui a su faire une passion de la vertu, qui a consacré l'éloquence à la morale, & persuadé par l'enthousiasme, s'est servi des qualités & des défauts mêmes de cet âge pour se rendre maître de lui.



LETTRES

L E T T R E S
S U R L E S O U V R A G E S
E T
L E C A R A C T E R E
D E
J. J. R O U S S E A U.

L E T T R E P R E M I E R E.

Du style de Rousseau, & de ses premiers discours sur les sciences, l'inégalité des conditions & les dangers des spectacles.

C'EST à l'âge de quarante ans que Rousseau composa son premier ouvrage; il falloit que son cœur & son esprit fussent calmés, pour qu'il pût se consacrer au travail: & tandis que la plupart des hommes ont besoin de saisir cette première flamme de la jeunesse, pour suppléer à la véritable chaleur, l'ame de Rousseau étoit consumée par un feu qui le dévora long-temps avant de l'éclairer:

A

Des idées fans nombre le dominoient tour-à-tour ; il n'en pouvoit fuivre aucune , parce qu'elles l'entraînoient toutes également. Il appartenoit trop aux objets extérieurs pour rentrer en lui-même ; il sentoit trop pour penser ; il ne favoit pas vivre & réfléchir à la fois. Rousseau s'est donc voué à la méditation , quand les événemens de la vie ont eu moins d'empire sur lui , & lorsque son ame, fans objet de passion , a pu s'enflammer toute entière pour des idées & des sentimens abstraits. Il ne travailloit ni avec rapidité , ni avec facilité ; mais c'étoit parce qu'il lui falloît pour choisir entre toutes ses pensées , le temps & les efforts que les hommes médiocres emploient à tâcher d'en avoir ; d'ailleurs ses sentimens sont si profonds , ses idées si vastes , qu'on souhaite à son génie cette marche auguste & lente : le débrouillement du chaos , la création du monde , se peint à la pensée comme l'ouvrage d'une longue suite d'années , & la puissance de son auteur n'en paroît que plus imposante.

Le premier sujet que Rousseau a traité , c'est la question sur l'utilité des sciences & des arts. L'opinion qu'il a soutenue est certainement paradoxale ; mais elle est d'accord avec ses idées habituelles , & tous les ouvrages qu'il a donnés depuis , sont comme le développement du système dont ce discours est le premier germe. On a trouvé dans

tous ses écrits la passion de la nature , & la haine pour ce que les hommes y ont ajouté : il semble que pour s'expliquer le mélange du bien & du mal , il l'avoit ainsi distribué. Il vouloit ramener les hommes à une sorte d'état, dont l'âge d'or de la fable donne seul l'idée, également éloigné des inconvéniens de la barbarie & de ceux de la civilisation. Ce projet sans doute est une chimère; mais les alchimistes , en cherchant la pierre philosophale, ont découvert des secrets vraiment utiles. Rousseau , de même, en s'efforçant d'atteindre à la connoissance de la félicité parfaite , a trouvé sur sa route plusieurs vérités importantes. Peut-être en s'occupant de la question sur l'utilité des sciences & des arts , n'a-t-il pas assez observé tous les côtés de l'objet qu'il traitoit ; peut-être a-t-il trop souvent lié les arts aux sciences , tandis que les effets des uns & des autres diffèrent entièrement. Peut-être , en parlant de la décadence des empires, suite naturelle des révolutions politiques , a-t-il eu tort de regarder le progrès des sciences comme une cause, tandis qu'il n'étoit qu'un événement contemporain : peut-être n'a-t-il pas assez distingué dans ce discours la félicité des hommes, de la prospérité des empires ; car, quand il seroit vrai que l'amour des connoissances auroit distrahit les peuples guerriers de la passion des armes, le bonheur du genre humain n'y auroit pas perdu.

Peut-être enfin , avant de décider cette question , falloit-il mieux balancer les inconvéniens & les avantages des deux partis. C'est la seule manière de parvenir à la vérité. Les idées morales ne sont jamais assez précises pour ne pas offrir des ressources à la controverse : le bien & le mal se trouvent par-tout ; & celui qui ne se serviroit pas de la faculté de comparer & d'additionner , pour ainsi dire , l'un & l'autre , se tromperoit , ou resteroit sans cesse dans l'incertitude. C'est à la raison plutôt qu'à l'éloquence qu'il appartient de concilier des opinions contraires : l'esprit montre une puissance plus grande , lorsqu'il fait se retenir , se transporter d'une idée à l'autre. Mais il me semble que l'ame n'a toute sa force qu'en s'abandonnant ; & je ne connois qu'un homme qui ait su joindre la chaleur à la modération , soutenir avec éloquence des opinions également éloignées de tous les extrêmes , & faire éprouver pour la raison la passion qu'on n'avoit jusqu'alors inspirée que pour les systêmes.

Le second discours de Rousseau traite de l'origine de l'inégalité des conditions : c'est peut être de tous ses ouvrages , ce où il a mis le plus d'idées. C'est un grand effort du génie de se reporter ainsi aux simples combinaisons de l'instinct naturel. Les hommes ordinaires ne conçoivent pas ce qui est au-dessus ni au-dessous

Deux; ils restent fixés à leur horison. On voit à chaque page, combien Rousseau regrette la vie sauvage : il avoit son genre de misanthropie; ce n'étoit pas les hommes, mais leurs institutions qu'il haïssoit : il vouloit prouver que tout étoit bien en sortant des mains du créateur; mais peut-être devoit-il avouer que cette ardeur de connoître & de savoir, étoit aussi un sentiment naturel, don du ciel, comme toutes les autres facultés des hommes; moyens de bonheur, lorsqu'elles sont exercées; tourment, quand elles sont condamnées au repos : c'est en vain qu'après avoir tout connu, tout senti, tout éprouvé, il s'écrie : « N'allez pas plus avant; je reviens, & je » n'ai rien vu qui valût la peine du voyage. » Chaque homme veut être à son tour détrompé, & jamais les desirs ne furent calmés par l'expérience des autres. Il est remarquable qu'un des hommes les plus sensibles & les plus distingués, par ses connoissances & son génie, ait voulu réduire l'esprit & le cœur humain à un état presque semblable à l'abrutissement; mais c'est qu'il avoit senti plus qu'un autre toutes les peines que ces avantages, portés à l'excès, peuvent faire éprouver. C'est peut-être aux dépens du bonheur qu'on obtient ces succès extraordinaires, dus à des talens sublimes. La nature, épuisée par ces superbes dons, refuse souvent aux grands-hommes

les qualités qui peuvent rendre heureux. Qu'il est cruel de leur accorder avec tant de peine, de leur envier avec tant de fureur cette gloire, seule jouissance qu'il soit peut-être en leur pouvoir de goûter !

Mais avec quelle finesse Rousseau fuit les progrès des idées des hommes ! comme il inspire de l'admiration pour les premiers pas de l'esprit humain, & de l'étonnement pour le concours de circonstances qui pût les lui faire faire ! comme il trace la route de la pensée, compose son histoire, & fait un effort d'imagination intellectuelle, de création abstraite au-dessus de toutes les inventions d'événemens & d'images dont les poètes nous ont donné l'idée ! comme il fait, au milieu de ces systèmes, exagérés peut-être, inspirer de justes sentimens de haine pour le vice, & d'amour pour la vertu ! Il est vrai, ses idées positives, comme celles de Montesquieu, ne montrent pas à la fois le mal & le remède, le but & les moyens ; il ne se charge pas d'apprendre à exécuter sa pensée ; mais il agit sur l'ame, & remonte ainsi plus haut à la première source. On a souvent vanté la perfection du style de Rousseau ; je ne fais pas si c'est là précisément l'éloge qu'il faut lui donner : la perfection semble consister, plus encore dans l'absence des défauts, que dans l'existence de grandes beautés ; dans la mesure, que

dans l'abandon ; dans ce qu'on est toujours, que dans ce qu'on se montre quelquefois ; enfin la perfection donne l'idée de la proportion plutôt que de la grandeur. Mais Rousseau s'élève & s'abaisse tour-à-tour ; il est tantôt au-dessous, tantôt au-dessus de la perfection même ; il rassemble toute sa chaleur dans un centre, & réunit pour brûler, tous les rayons qui n'eussent fait qu'éclairer, s'ils étoient restés épars. A ! si l'homme n'a jamais qu'une certaine mesure de force, j'aime mieux celui qui les emploie toutes à la fois ; qu'il s'épuise s'il le faut, qu'il me laisse retomber, pourvu qu'il m'ait une fois élevé jusqu'aux cieux. Cependant Rousseau, joignant à la chaleur & au génie, ce qu'on appelle précisément de l'esprit, cette faculté de saisir des rapports fins & éloignés, qui, sans reculer les bornes de la pensée, trace de nouvelles routes dans les pays qu'elle a déjà parcourus ; qui, sans donner du mouvement au style, l'anime cependant par des contrastes & des oppositions ; Rousseau remplit souvent, par des pensées ingénieuses, les intervalles de son éloquence, & retient ainsi toujours l'attention & l'intérêt des lecteurs. Une grande propriété de termes, une simplicité remarquable dans la construction grammaticale de la phrase, donnent à son style une clarté parfaite : son expression rend fidèlement sa pensée ; mais le charme de son

expression, c'est à son ame qu'il le doit. M. de Buffon colore son style par son imagination; Rousseau l'anime par son caractère: l'un choisit les expressions, elles échappent à l'autre. L'éloquence de M. de Buffon ne peut appartenir qu'à un homme de génie; la passion pourroit élever à celle de Rousseau. Mais quel plus bel éloge peut-on lui donner, que de lui trouver, presque toujours & sur tant de sujets, la chaleur que le transport de l'amour, de la haine ou d'autres passions peuvent inspirer, une fois dans la vie, à celui qui les ressent? Son style n'est pas continuellement harmonieux; mais dans les morceaux inspirés par son ame, on trouve, non cette harmonie imitative dont les poètes ont fait usage, non cette suite de mots sonores, qui plairoit à ceux même qui n'en comprendroient pas le sens; mais, s'il est permis de le dire, une sorte d'harmonie naturelle, accent de la passion, & s'accordant avec elle, comme un air parfait avec les paroles qu'il exprime. Il a le tort de se servir souvent d'expressions de mauvais goût; mais on voit au moins, par l'affectation avec laquelle il les emploie, qu'il connoît bien les critiques qu'on peut en faire: il se pique de forcer ses lecteurs à les approuver; & peut-être aussi que par une sorte d'esprit républicain, il ne veut point reconnoître qu'il existe des termes bas ou relevés, des rangs

même entre les mots ; mais s'il hafarde des expref-
fions que le goût rejetteroit , comme il a fu fe le
concilier par des morceaux entiers , parfaits fous
tous les rapports , celui qui s'affranchit des règles ,
après avoir fu fi bien s'y foumettre , prouve au
moins qu'il ne les blâme pas par impuiffance de
les fuivre.

Un des difcours de Rousseau qui m'a le plus
frappé , c'est fa lettre contre l'établiffement des
fpectacles à Genève. Il y a une réunion étonnante
de moyens de perfuafion , la logique & l'éloquence ,
la paffion & la raifon. Jamais Rousseau ne s'est
montré avec autant de dignité ; l'amour de la
patrie , l'enthoufiafme de la liberté , l'attachement
à la morale , guident & animent fa pensée. La
caufe qu'il foutient , fur-tout appliquée à Genève ,
est parfaitement jufté ; tout l'efprit qu'il met quel-
quefois à foutenir un paradoxe , est consacré dans
cet ouvrage à appuyer la vérité ; aucun de fes
efforts n'est perdu , aucun de fes mouvemens ne
porte à faux ; il a toutes les idées que fon fujet peut
faire naître , toute l'élévation , la chaleur qu'il doit
exciter : c'est dans cet ouvrage qu'il établit fon opi-
nion fur les avantages qui doivent réfulter pour les
hommes & les femmes , de ne pas fe voir fouvent en
fociété : fans doute dans une république cet ufage
est préférable. L'amour de la patrie est un mobile
fi puiffant , qu'il rend les hommes indifférens ,

même à ce que nous appellons la gloire : mais dans les pays où le pouvoir de l'opinion affranchit seul de la puissance du maître, les applaudissemens & les suffrages des femmes deviennent un motif de plus d'émulation dont il est important de conserver l'influence. Dans les républiques, il faut que les hommes gardent jusqu'à leurs défauts mêmes ; leur âpreté, leur rudesse, fortifient en eux la passion de la liberté. Mais ces mêmes défauts dans un royaume absolu rendroient seulement tyrans tous ceux qui pourroient exercer quelque pouvoir. D'ailleurs je hasarderai de dire que dans une monarchie, les femmes conservent peut-être plus de sentiment d'indépendance & de fierté que les hommes : la forme des gouvernemens ne les atteint point ; leur esclavage toujours domestique est égal dans tous les pays : leur nature n'est donc pas dégradée, même dans les états despotes ; mais les hommes, créés pour la liberté civile, quand ils s'en font ravi l'usage, se sentent avilis & tombent souvent alors au-dessous d'eux-mêmes. Quoique Rousseau ait tâché d'empêcher les femmes de se mêler des affaires publiques, de jouer un rôle éclatant, qu'il a su leur plaire en parlant d'elles ! ah ! s'il a voulu les priver de quelques droits étrangers à leur sexe, comme il leur a rendu tous ceux qui lui appartiennent à jamais ! s'il a voulu diminuer leur influence sur les

délibérations des hommes, comme il a consacré l'empire qu'elles ont sur leur bonheur ! s'il les a fait descendre d'un trône usurpé, comme il les a replacées sur celui que la nature leur a destiné ! s'il s'indigne contre elles, lorsqu'elles veulent ressembler aux hommes, combien il les adore, quand elles se présentent à lui avec les charmes, les foiblesses, les vertus & les torts de leur sexe ! enfin, il croit à l'amour ; sa grace est obtenue : qu'importe aux femmes que la raison leur dispute l'empire, quand son cœur leur est soumis ; qu'importe même à celles que la nature a douées d'une ame tendre, qu'on leur ravisse le faux honneur de gouverner celui qu'elles aiment ? non, elles préfèrent de sentir sa supériorité, de l'admirer, de le croire mille fois au-dessus d'elles, de dépendre de lui ; parce qu'elles l'adorent ; de se soumettre volontairement, d'abaisser tout à ses pieds, d'en donner elles-mêmes l'exemple, & de ne demander d'autre retour que celui du cœur, dont en aimant, elles se font rendues dignes. Cependant le seul tort qu'au nom des femmes je reprocherois à Rousseau, c'est d'avoir avancé, dans une note de sa lettre sur les spectacles, qu'elles ne sont jamais capables des ouvrages qu'il faut écrire avec de l'ame ou de la passion. Qu'il leur refuse, s'il le veut, ces vains talens littéraires, qui, loin de les faire aimer des hommes,

les mettent en lutte avec eux ; qu'il leur refuse cette puissante force de tête , cette profonde faculté d'attention dont les grands génies sont doués : leurs foibles organes s'y opposent , & leur cœur , trop souvent occupé par leurs sentimens & par leur malheur , s'empare sans cesse de leur pensée , & ne la laisse pas se fixer sur des méditations étrangères à leur idée dominante ; mais qu'il ne les accuse pas de ne pouvoir écrire que froidement , de ne savoir pas même peindre l'amour. C'est par l'ame , l'ame seule , qu'elles sont distinguées ; c'est elle qui donne du mouvement à leur esprit , c'est elle qui leur fait trouver quelque charme dans une destinée , dont les sentimens sont les seuls événemens , & les affections les seuls intérêts ; c'est elle qui les identifie au sort de ce qu'elles aiment , & leur compose un bonheur dont l'unique source est la félicité des objets de leur tendresse ; c'est elle enfin qui leur tient lieu d'instruction & d'expérience , & les rend dignes de sentir ce qu'elles sont incapables de juger. Sapho , seule entre toutes les femmes , dit Rousseau , a su faire parler l'amour. Ah ! quand elles rougiroient d'employer ce langage brûlant , signe d'un délire insensé , plutôt que d'une passion profonde , elles sauroient du moins exprimer ce qu'elles éprouvent ; & cet abandon sublime , cette mélancolique douleur , ces sentimens tout puis-

sans , qui les font vivre & mourir, porteroient peut-être plus avant l'émotion dans le cœur des lecteurs, que tous les transports nés de l'imagination exaltée des poètes ou des amans.

L E T T R E I I.

D'Héloïse.

LA profondeur des pensées , l'énergie du style , font sur-tout le mérite & l'éclat des divers discours dont j'ai parlé dans ma lettre précédente ; mais on y trouve aussi des mouvemens de sensibilité, qui caractérisent d'avance l'auteur d'Héloïse. C'est avec plaisir que je me livre à me retracer l'effet que cet ouvrage a produit sur moi : je tâcherai sur-tout de me défendre d'un enthousiasme qu'on pourroit attribuer à la disposition de mon ame , plus qu'au talent de l'auteur. L'admiration véritable inspire le desir de faire partager ce qu'on éprouve ; on se modère pour persuader , on ralentit ses pas afin d'être suivi. Je me transporterai donc à quelque distance des impressions que j'ai reçues ; & j'écrirai sur Héloïse , comme je le ferois , je crois , si le temps avoit vieilli mon cœur.

Un roman peut être une peinture des mœurs & des ridicules du moment , ou un jeu de l'imagination , qui rassemble des événemens extraor-

dinaires pour captiver l'intérêt de la curiosité, ou une grande idée morale mise en action & rendue dramatique : c'est dans cette dernière classe qu'il faut mettre Héloïse. Il paroît que le but de l'auteur étoit d'encourager au repentir, par l'exemple de la vertu de Julie, les femmes coupables de la même faute qu'elle. Je commence par admettre toutes les critiques que l'on peut faire sur ce plan. On dira qu'il est dangereux d'intéresser à Julie; que c'est répandre du charme sur le crime, & que le mal que ce roman peut faire aux jeunes filles encore innocentes, est plus certain que l'utilité dont il pourroit être à celles qui ne le sont plus. Cette critique est vraie. Je voudrois que Rousseau n'eût peint Julie coupable que par la passion de son cœur. Je vais plus loin; je pense que c'est pour les cœurs purs seuls qu'il faut écrire la morale; d'abord, peut-être perfectionne-t-elle plutôt qu'elle ne change, guide-t-elle plutôt qu'elle ne ramène; mais d'ailleurs, quand elle est destinée aux ames honnêtes, elle peut servir encore à celles qui ont cessé de l'être. Combien on fait rougir d'une grande faute, en peignant les remords & les malheurs que de plus légères doivent causer ! Il me semble aussi que l'indulgence est la seule vertu qu'il est dangereux de prêcher, quoiqu'il soit si utile de la pratiquer. Le crime, abstraitement, doit exciter l'indigna-

tion. La pitié ne peut naître que de l'intérêt qu'inspire le coupable; l'austérité doit être dans la morale, & la bonté dans son application. J'avoue donc, avec les censeurs de Rousseau, que le sujet de Clarisse & de Grandisson est plus moral; mais la véritable utilité d'un roman est dans son effet bien plus que dans son plan, dans les sentimens qu'il inspire, bien plus que dans les événemens qu'il raconte. Pardonnons à Rousseau, si, à la fin de cette lecture, on se sent plus animé d'amour pour la vertu, si l'on tient plus à ses devoirs, si les mœurs simples, la bienfaisance, la retraite, ont plus d'attraits pour nous. Cessons de condamner ce roman, si telle est l'impression qu'il laisse dans l'ame. Rousseau lui-même a paru penser que cet ouvrage étoit dangereux; il a cru qu'il n'avoit écrit en lettres de feu que les amours de Julie, & que l'image de la vertu, du bonheur tranquille de madame de Wolmar, paroîtroit sans couleur auprès de ces tableaux brûlans. Il s'est trompé; son talent de peindre se retrouve par-tout; & dans ses fictions comme dans la vérité, les orages des passions & la paix de l'innocence agitent & calment successivement.

C'est un ouvrage de morale que Rousseau a eu intention d'écrire; il a pris, pour le faire, la forme d'un roman: il a peint le sentiment, qui domine dans ce genre d'ouvrage; mais s'il est

vrai qu'on ne peut émouvoir les hommes sans le ressort d'une passion; s'il est vrai qu'il en est peu qui s'enflamment par la pensée, s'élèvent par sa puissance à l'enthousiasme de la vertu, sans qu'aucun sentiment étranger à elle ait donné du charme & de la vie à cet amour abstrait de la perfection; si le langage des anges ne fait plus effet sur les hommes, un ange même ne devrait-il pas y renoncer? s'il faut, pour ainsi dire, entraîner les hommes à la vertu; si leur imperfection force à recourir, pour les intéresser, à l'éloquence d'une passion, faut-il blâmer Rousseau d'avoir choisi l'amour? Quel autre eût été plus près de la vertu même? Seroit-ce l'ambition? Toujours la haine & l'envie l'accompagnent: l'ardeur de la gloire? Ce sentiment n'est pas fait pour tous les hommes, il n'est pas même entendu par ceux qui ne l'ont jamais éprouvé. Quel théâtre & quel talent ne faut-il pas à cette passion? à qui l'inspirer, si ce n'est à ceux que rien ne peut empêcher de la ressentir? Que font les livres au petit nombre d'hommes qui devancent l'esprit humain? Non, l'amour seul pouvoit intéresser universellement, remplir tous les cœurs, & se proportionner à leur énergie; l'amour seul enfin pouvoit devenir un mobile aussi puissant qu'utile; lorsque Rousseau le dirigeoit.

Peut-être que dans les premiers temps, les
hommes

hommes ne connoissoient d'autres vertus que celles qui naissent de l'amour. L'amour peut quelquefois donner toutes celles que la religion & la morale prescrivent. L'origine est moins céleste ; mais il seroit possible de s'y méprendre : quand l'objet de son culte est vertueux , bientôt on le devient soi-même ; un suffit pour qu'il y en ait deux. On est vertueux quand on aime ce qu'on doit aimer ; involontairement on fait ce que le devoir ordonne : enfin , cet abandon de soi-même , ce mépris pour tout ce que la vanité fait rechercher , prépare l'ame à la vertu ; lorsque l'amour fera éteint , elle y régnera seule : quand on s'est accoutumé à ne mettre de valeur à soi qu'à cause d'un autre , quand on s'est une fois entièrement détaché de soi , on ne peut plus s'y reprendre , & la pitié succède à l'amour. C'est-là l'histoire la plus vraisemblable du cœur.

La bienfaisance & l'humanité , la douceur & la bonté , semblent aussi appartenir à l'amour. On s'intéresse aux malheureux ; le cœur est toujours disposé à s'attendrir : il est comme ces cordes tendues , qu'un souffle fait résonner. L'amant aimé est à la fois étranger à l'envie , & indifférent aux injustices des hommes ; leurs défauts ne l'irritent point , parce qu'ils ne le blessent pas ; il les supporte , parce qu'il ne les sent pas : sa pensée est à sa maîtresse ; sa vie est dans son cœur : le mal

qu'on lui fait ailleurs, il le pardonne, parce qu'il l'oublie ; il est généreux sans effort. Loin de moi, cependant, de comparer cette vertu du moment avec la véritable, loin de moi sur-tout de lui accorder la même estime. Mais, je le répète encore, puisqu'il faut intéresser l'ame par les sentimens pour fixer l'esprit sur les pensées, puisqu'il faut mêler la passion à la vertu, pour forcer à les écouter toutes deux, est-ce Rousseau qu'il faut blâmer ? & l'imperfection des hommes ne lui faisoit-il pas une loi des torts dont on le blâme ?

Je fais qu'on lui reproche d'avoir peint un précepteur qui séduit la pupille qui lui étoit confiée ; mais j'avouerai que j'ai fait à peine cette réflexion en lisant la nouvelle Héloïse. D'abord il me semble qu'on voit clairement que cette circonstance n'a pas frappé Rousseau lui-même, qu'il l'a prise de l'ancienne Héloïse ; que toute la moralité de son roman est dans l'histoire de Julie, & qu'il n'a songé à peindre Saint-Preux que comme le plus passionné des hommes. Son ouvrage est pour les femmes ; c'est pour elles qu'il est fait ; c'est à elles qu'il peut nuire ou servir. N'est-ce pas d'elles que dépend tout le sort de l'amour ? Je conviens que ce roman pourroit égarer un homme dans la position de Saint-Preux : mais le danger d'un livre est dans l'expression des sentimens qui conviennent à

tous les hommes, bien plus que dans le récit d'un concours d'événemens qui, ne se retrouvant peut-être jamais, n'autorisera jamais personne. Saint-Preux n'a point le langage ni les principes d'un corrupteur ; Saint-Preux étoit rempli de ces idées d'égalité que l'on retrouve encore en Suisse ; Saint-Preux étoit du même âge que Julie. Entraînés l'un avec l'autre, ils se rencontroient malgré eux : Saint-Preux n'employoit d'autres armes que la vérité & l'amour ; il n'attaquoit pas ; il se monroit involontairement. Saint-Preux avoit aimé avant de vouloir l'être ; Saint-Preux avoit voulu mourir, avant de risquer de troubler la vie de ce qu'il aimoit ; Saint-Preux combattoit sa passion : c'est-là la vertu des hommes ; celle des femmes est d'en triompher. Non, l'exemple de Saint-Preux n'est point immoral ; mais celui de Julie pouvoit l'être. La situation de Julie se rapproche de toutes celles que le cœur fait naître ; & le tableau de ses torts pourroit être dangereux, si ses remords & la suite de sa vie n'en détruisoient pas l'effet ; si dans ce roman la vertu n'étoit pas peinte en traits aussi ineffaçables que l'amour.

Le tableau d'une passion violente est sans doute dangereux ; mais l'indifférence & la légèreté avec laquelle d'autres auteurs ont traité les principes, supposent bien plus de corruption de mœurs, & y contribuent davantage. Julie coupable insulte

moins à la vertu ; que celle même qui la conserve sans y mettre de prix , qui n'y manque pas par calcul & l'observe sans l'aimer. Si l'indulgence étoit réservée à l'excès de la passion , l'exerceroit-on souvent ? faudroit-il désespérer du cœur qui l'auroit éprouvé ? Non , son ame égarée pourroit encore retrouver toute son énergie ; mais n'attendez rien de celle qui s'est dégoûtée de la vertu , qui s'est corrompue lentement ; tout ce qui arrive par degré est irremédiable.

Peut-être Rousseau s'est-il laissé aller à l'impulsion de son ame & de son talent : il avoit le besoin d'exprimer ce qu'il y a de plus violent au monde , la passion & la vertu en contraste & réunies. Mais voyez comme il a respecté l'amour conjugal ! peut-être que , suivant le cours habituel de ses pensées , il a voulu attaquer , par l'exemple des malheurs de Julie & de l'inflexible orgueil de son père , les préjugés & les institutions sociales. Mais comme il révère le lien auquel la nature nous destine ! comme il a voulu prouver qu'il est fait pour rendre heureux , qu'il peut suffire au cœur , lors même qu'il a connu d'autres délices ! Qui oseroit se refuser à sa morale ? Est-il étranger aux passions ? méconnoît-il leur empire ? a-t-il acquis le droit de parler aux ames tendres , & de leur apprendre quels sont les sacrifices qui sont en leur puissance ? Qui oseroit répondre

qu'ils sont impossibles, lorsque Rousseau nous apprend que la plus passionnée des femmes, que Julie en a été capable ; qu'elle a pu trouver le bonheur dans l'accomplissement de ses devoirs, & ne s'en est plus écartée jusqu'au dernier moment de sa vie ? On se croit dispensé de ressembler aux héroïnes parfaites ; on auroit honte de n'avoir pas même les vertus d'une femme coupable.

Nos usages retiennent les jeunes filles dans les couvens. Il n'est pas même à craindre que ce roman les éloigne des mariages de convenance. Elles ne dépendent jamais d'elles ; tout ce qui les environne s'occupe à défendre leur cœur d'impressions sensibles ; la vertu, & souvent aussi l'ambition de leurs parens, veillent sur elles. Les hommes mêmes, bizarres dans leurs principes, attendent qu'elles soient mariées pour leur parler d'amour. Tout change autour d'elles à cette époque ; on ne cherche pas à leur exalter la tête par des sentimens romanesques, mais à leur flétrir le cœur par de froides plaisanteries sur tout ce qu'elles avoient appris à respecter. C'est alors qu'elles doivent lire Héloïse ; elles sentiront d'abord en lisant les lettres de Saint-Preux, combien ceux qui les environnent sont loin du crime même de les aimer ; elles verront ensuite combien le nœud du mariage est sacré ; elles apprendront à connoître l'importance de ses devoirs, le bon-

heur qu'ils peuvent donner, lors même que le sentiment ne leur prête point ces charmes. Qui jamais l'a senti plus profondément que Rousseau ? quelle preuve plus frappante pouvoit-il en offrir ?

S'il eût peint deux amans que la destinée auroit réunis, dont toute la vie seroit composée de jours dont l'attente d'un seul eût autrefois suffi pour embellir un long espace de l'année ; qui, faisant ensemble la route de la vie, seroient indifférens sur les pays qu'ils parcourroient ; qui adoreroient dans leur enfant une image chérie ; un être dans lequel leurs ames se sont réunies, leurs vies se sont confondues ; qui accompliroient tous leurs devoirs comme s'ils cédoient à tous leurs mouvemens ; pour qui le charme de la vertu se seroit joint à l'attrait de l'amour, la volupté du cœur aux charmes de l'innocence : la piété attacherait encore ces deux époux l'un à l'autre ; ensemble ils remerciroient l'Être suprême. Le bonheur permet-il d'être athée ? Il est des bienfaits si grands, qu'ils donnent le besoin de la reconnoissance ; il est des bienfaits dont il seroit si cruel de ne pas jouir toujours, que le cœur cherche à se reposer sur des espérances sensibles : le hasard est une idée trop aride, qui n'a jamais pu rassurer une ame tendre. Ce ne seroit plus comme autrefois, par un lien secret, inconnu, qu'ils tiendroient l'un à l'autre ; c'est à la face des hommes, c'est

devant Dieu qu'ils auroient formé ce nœud que rien ne pourroit plus rompre ; leur nom , leurs enfans , leur demeure , tout leur rappelleroit leur bonheur , tout leur annonceroit sa durée ; chaque instant feroit naître une nouvelle jouissance. Que de détails de bonheur dans une union intime ! Ah ! si , pour nous faire adorer ce lien respectable , Rousseau nous eût peint une telle union , sa tâche eût été facile ; mais est-ce la vertu qu'il eût prêchée ? est-ce une leçon qu'il eût donnée ? auroit-il été utile aux hommes , en excitant l'envie des malheureux , en n'apprenant aux heureux que ce qu'ils savent ? Non , c'est un plan plus moral qu'il a suivi.

Il a peint une femme mariée malgré elle , ne tenant à son époux que par l'estime , portant au fond du cœur & le souvenir d'un autre bonheur , & l'amour d'un autre objet ; passant sa vie entière , non dans ce tourbillon du monde , qui peut faire oublier & son époux & son amant ; qui ne permet à aucune pensée , à aucun sentiment de dominer en nous ; éteint toutes les passions , & rétablit le calme par la confusion , & le repos par l'agitation ; mais dans une retraite absolue , seule avec M. de Wolmar , à la campagne , près de la Nature , & disposée par elle à tous les sentimens du cœur qu'elle inspire ou retrace. C'est dans cette situation que Rousseau nous peint Julie , se faisant par la

vertu une félicité à elle ; heureuse par le bonheur qu'elle donne à son époux , heureuse par l'éducation qu'elle destine à ses enfans , heureuse par l'effet de son exemple sur ce qui l'entoure , heureuse par les consolations qu'elle trouve dans sa confiance en son Dieu. C'est un autre bonheur sans doute que celui que je viens de peindre ; il est plus mélancolique ; on peut le goûter & verser encore quelquefois des larmes ; mais c'est un bonheur plus fait pour des êtres passagers sur la terre qu'ils habitent ; on en jouit , sans le regretter quand on le perd ; c'est un bonheur habituel , qu'on possède tout entier , sans que la réflexion ni la crainte lui ôtent rien ; un bonheur , enfin , dans lequel les ames pieuses trouvent toutes les délicés que l'amour promet aux autres : c'est ce sentiment si pur , peint avec tant de charmes , qui rend ce roman moral ; c'est ce sentiment qui en eût fait le plus moral de tous , si Julie nous eût offert en tout temps , non , comme disent les anciens , le spectacle de la vertu aux prises avec le malheur , mais avec la passion , bien plus terrible encore , & si cette vertu pure & sans tache n'eût pas perdu de son charme en ressemblant au repentir.

Je fais aussi que l'impression du tableau de la vie domestique de madame de Wolmar , pourroit être détruite par le reproche qu'on lui fait d'avoir con-

senti à se marier : mais malheur à celle qui se croiroit
 le courage de ne pas l'imiter ! les droits, les vo-
 lontés d'un père peuvent être oubliés loin de lui ;
 la passion présente efface tous les souvenirs ; mais
 un père à genoux plaidant lui-même sa cause ; sa
 puissance, augmentée par sa dépendance volon-
 taire ; son malheur, en opposition avec le nôtre ;
 la prière, lorsqu'on attendoit la force, qui peut
 résister à ce spectacle ? il suspend l'amour même.
 Un père qui parle comme un ami, qui émeut à la
 fois le cœur & la nature, est souverain de l'ame,
 & peut tout obtenir. Il reste encore à justifier Julie
 de ne pas avoir avoué sa faute à M. de Wolmar. La
 révéler avant son mariage, c'étoit tenter un moyen
 sûr de le rendre impossible ; c'étoit tromper son
 père. Après qu'un lien indissoluble l'eût attaché à
 M. de Wolmar, c'étoit risquer le bonheur de son
 époux, que de lui faire perdre l'estime qu'il avoit
 pour elle. Je ne fais pas si le sacrifice de sa délica-
 tesse, même au repos d'un autre, n'est pas digne
 d'une grande admiration ; les vertus qui ne diffèrent
 pas des vices aux yeux des hommes, sont les plus
 difficiles à exercer. Se confier dans la pureté de
 ses intentions ; s'élever au-dessus de l'opinion ;
 n'est-ce pas là le caractère d'un amour désintéressé
 pour ce qui est bien ? Cependant, comme j'aimerois
 le mouvement qui porteroit à tout avouer ! je
 le retrouve avec plaisir dans Julie, & j'applaudis à

trouver les idées , mais non le caractère d'un homme. La convenance, la modestie d'une femme, d'une femme même coupable , y manquent dans plusieurs lettres : la pudeur survit encore au crime , quand la passion l'a fait commettre. Il me semble aussi que ses sermons continuels à Saint-Preux sont déplacés ; une femme coupable peut encore aimer la vertu ; mais il ne lui est plus permis de la prêcher : c'est avec un sentiment de tristesse & de regret que ce mot doit sortir de sa bouche. Je ne retrancherois rien à la morale de Julie ; mais je voudrois qu'elle se l'adressât à elle-même , & que le spectacle de son repentir fût le seul moyen qu'elle crût avoir le droit d'employer pour ramener son amant à la vertu. Je ne puis supporter le ton de supériorité qu'elle conserve avec Saint-Preux : une femme est au-dessous de son amant quand il l'a rendue coupable : les charmes de son sexe lui restent ; mais ses droits sont perdus ; elle peut entraîner , mais elle ne doit plus commander.

On a souvent agité s'il étoit dans la nature que Julie sacrifiât le seul rendez-vous qu'elle croyoit pouvoir donner à Saint-Preux, au desir d'obtenir le congé de Claude Anet. Je crois possible qu'un acte de bienfaisance l'emporte dans son cœur , sur le bonheur de voir son amant ; il peut être dans la nature de ne pas être arrêté par le premier des devoirs , & de céder à la pitié ; c'est un mouve-

ment qui tient de la passion , qui agit comme elle à l'instant & directement sur le cœur ; il lutte avec plus de succès contre elle , que les plus importantes réflexions sur l'honneur & la vertu. Mais je trouve quelquefois dans cet ouvrage des idées bizarres en sensibilité , & je crois qu'elles viennent toutes de la tête , car le cœur ne peut plus rien inventer : il peut se servir d'expressions nouvelles ; mais tous ses mouvemens , pour être vrais , doivent être connus ; car c'est par-là que tous les hommes se ressemblent. Je ne puis supporter , par exemple , la méthode que Julie met quelquefois dans sa passion ; enfin , tout ce qui , dans ses lettres , semble prouver qu'elle est encore maîtresse d'elle-même , & qu'elle prend d'avance la résolution d'être coupable. Quand on renonce aux charmes de la vertu il faut au moins avoir tous ceux que l'abandon du cœur peut donner. Rousseau s'est trompé, s'il a cru , suivant les règles ordinaires , que Julie paroîtroit plus modeste en se montrant moins passionnée ; non : il falloit que l'excès même de cette passion fût son excuse , & ce n'est qu'en peignant la violence de son amour qu'il diminueoit l'immoralité de la faute que l'amour lui faisoit commettre.

Il me reste encore une critique à faire : je me hâte ; elles m'importunent. Les plaisanteries de Claire manquent à mes yeux , presque toujours , de goût comme de grace : il faut , pour atteindre

à la perfection de ce genre , avoir acquis à Paris cette espèce d'instinct qui rejette , sans s'en rendre même raison , tout ce que l'examen le plus fin condamneroit ; c'est à son propre tribunal qu'on peut juger si un sentiment est vrai , si une pensée est juste ; mais il faut avoir une grande habitude de la société pour prévoir sûrement l'effet d'une plaisanterie. D'ailleurs Rousseau étoit l'homme du monde le moins propre à écrire gaiement : tout le frappoit profondément. Il attachoit les plus grandes pensées aux plus petits événemens , les sentimens les plus profonds , aux aventures les plus indifférentes ; & la gaieté fait le contraire. Habituellement malheureux , celle du caractère lui manquoit , & son esprit n'étoit pas propre à y suppléer : enfin , il est tellement fait pour la passion & pour la douleur , que sa gaieté même conserve toujours un caractère de contrainte ; on s'aperçoit que c'est avec effort qu'il y est parvenu : il n'en a pas la mesure , parce qu'il n'en a pas le sentiment , & les nuages de la tristesse obscurcissent , malgré lui , ce qu'il croit des rayons de joie. Ah ! qu'il pouvoit aisément renoncer à ce genre , si peu digne d'admiration ! Quelle éloquence ! quel talent que le sien pour transmettre & communiquer les plus violens mouvemens de l'ame !

Des idées de destin , de sort inévitable , de courroux des dieux , diminuent l'intérêt de Phèdre

& de tous les amours peints par les anciens : l'héroïsme & la galanterie chevaleresque , font le charme de nos romans modernes ; mais le sentiment qui naît du libre penchant du cœur , le sentiment à la fois ardent & tendre , délicat & passionné , c'est Rousseau qui , le premier , a cru qu'on pouvoit exprimer ses brûlantes agitations . c'est Rousseau qui , le premier , l'a prouvé .

Que le lieu de la scène est heureusement choisi ! La nature en Suisse est si bien d'accord avec les grandes passions ! comme elle ajoute à l'effet de la touchante scène de la Meillerie ! comme les tableaux que Rousseau en fait sont nouveaux ! qu'il laisse loin derrière lui ces idylles de Gesner , ces prairies émaillées de fleurs , ces berceaux entrelacés de roses ! comme l'on sent vivement que le cœur seroit plus ému , s'ouvreroit plus à l'amour près de ces rochers qui menacent les cieux , à l'aspect de ce lac immense , au fond de ces forêts de cyprès , sur le bord de ces torrens rapides , dans ce séjour qui semble sur les confins du chaos , que dans ces lieux enchantés , fades comme les bergers qui l'habitent !

Enfin , il est une lettre moins vantée que les autres , mais que je n'ai pu lire jamais sans un attendrissement inexprimable : c'est celle que Julie écrit à Saint-Preux au moment de mourir : peut-être n'est-elle pas aussi touchante que je le pense ;

souvent un mot qui répond juste à notre cœur, une situation qui nous retrace ou des souvenirs ou des chimères, nous fait illusion, & nous croyons que l'auteur est la cause de cet effet de son ouvrage: mais Julie apprenant à Saint-Preux qu'elle n'a pu cesser de l'aimer, Julie, que je croyois guérie, me montrant un cœur blessé plus profondément que jamais; ce sentiment de bonheur que la cessation d'un long combat lui donne; cet abandon que la mort autorise & que la mort va terminer; ces mots si sombres & si mélancoliques, *adieu pour jamais, adieu*, se mêlant aux expressions d'un sentiment créé pour le bonheur de la vie; cette certitude de mourir, qui donne à toutes ses paroles un caractère si solennel & si vrai; cette idée dominante; cet objet qui l'occupe seul au moment où la plupart des hommes concentrent sur eux-mêmes ce qu'il leur reste de pensée; ce calme qu'à l'instant de la mort le malheur donne encore plus sûrement que le courage; chaque mot de cette lettre enfin ont rempli mon ame de la plus vive émotion. Ah! qu'on voit avec peine la fin d'une lecture qui nous intéressoit comme un événement de notre vie, & qui, sans troubler notre cœur, mettoit en mouvement tous nos sentimens & toutes nos pensées!

LETTRE

L E T T R E I I I .

D'Emile.

J E vais maintenant parler de l'ouvrage qui a consacré la gloire de Rousseau; de celui que son nom d'abord nous rappelle, & qui confond l'envie, après l'avoir excitée. L'auteur d'Emile s'étoit fait connoître dans ses premiers écrits: avant même d'avoir élevé ce grand édifice, il en avoit montré la puissance; mais l'admiration, sentiment plus qu'involontaire, puisqu'on se plaît à y résister, n'auroit peut-être pas généralement accordé aux autres ouvrages de Rousseau, si, forcé de couronner Emile, il n'avoit pas failu respecter partout la trace du talent qui fut ainsi se développer à nos yeux.

C'est un beau système que celui qui, recevant l'homme des mains de la nature, réunit toutes ses forces pour conserver en lui l'empreinte qu'il a reçue d'elle, & l'exposer au monde sans l'effacer. On répète souvent que dans la vie sociale, il est impossible, mais je ne fais pas pourquoi l'on n'a voulu trouver cette auguste empreinte que dans l'homme sauvage; ce n'est pas le progrès des lumières, ni l'ordre civil, c'est l'erreur & l'injustice qui nous éloignent de la nature :

l'homme seul ne peut atteindre à toutes les connoissances des hommes réunis pendant plusieurs siècles. Mais le fil d'Ariane conduit depuis les premiers pas jusqu'aux derniers : l'esprit juste & le cœur droit peuvent concevoir toutes les combinaisons nécessaires des devoirs & des pensées de cette vie. On croit avoir jugé les idées de Rousseau , quand on a appelé son livre un ouvrage systématique: peut-être les bornes de l'esprit humain ont-elles été assez reculées depuis un siècle , pour qu'on ait l'habitude de respecter les pensées nouvelles ; mais ne seroit-il pas possible même qu'il vînt un temps où l'on se fût tellement éloigné des sentimens naturels , qu'ils parussent une découverte , & où l'on eût besoin d'un homme de génie pour revenir sur ses pas , & retrouver la route dont les préjugés du monde auroient effacé la trace ? c'est ce sublime effort dont Rousseau s'est montré coupable.

L'homme reçoit trois éducations , celle de la nature , de son précepteur & du monde. Rousseau a voulu confondre les deux premières ; il développe les facultés de son élève , comme les forces physiques , avec le temps , sans ralentir ni hâter sa marche ; il fait qu'il doit vivre parmi des hommes qui se sont condamnés à une existence contraire aux idées naturelles ; mais comme la loi de la nécessité est la première qu'il lui apprend à respecter , il supportera

les institutions sociales comme les accidens de la nature ; & les jugemens droits, les sentimens simples qu'on lui a inspirés guideront seulement sa conduite, & soutiendront son ame. Qu'importe si, sur le théâtre du monde, il est acteur ou témoin? on ne le verra point troubler le spectacle; & si les illusions lui manquent, les plaisirs vrais lui resteront. On se plaint des soins infinis que cette éducation exigeroit; sans doute dans un séjour pestiféré l'on se défend avec peine de la contagion; mais Emile enfant, s'éleveroit de lui-même dans une ville habitée par des Emiles. Mais quand la moitié de la vie seroit consacrée à assurer le bonheur de celle d'un autre, y a-t-il beaucoup d'hommes qui dussent regretter cet emploi de leur temps? Enfin, si les femmes, s'élevant au-dessus de leur sort, osoient prétendre à l'éducation des hommes; si elles savoient dire ce qu'ils doivent faire; si elles avoient le sentiment de leurs actions, quelle noble destinée leur seroit réservée!

Rousseau veut qu'on développe les facultés avant d'apprendre les sciences : en effet, l'enfant dont l'esprit n'est pas au niveau de la mémoire, retiendra ce qu'il n'entend pas, & cette habitude dispose à l'erreur. J'ignore si Rousseau ne tarde pas trop le moment où l'étude doit être permise : il ne peut être fixé; les enfans diffèrent entr'eux comme les hommes. Quel bon esprit on prépare à celui qui

n'adopta jamais que ce qu'il a compris ! Je le fais , la jeuneffe efface les erreurs de l'enfance & perd les fiennes à son tour ; mais celui qui , fuivant fon âge , n'auroit jamais cru que la vérité arriveroit à la principale époque de la vie avec un jugement inaltérable ; & les idées morales , devenues pour lui comme des propositions de géométrie , s'enchaîneroient dans fa pensée depuis fa naiffance jufqu'à fa mort ; on ne le préferveroit pas des mouvemens des paffions , mais on le garantiroit des excufes qu'elles cherchent : il pourroit être entraîné , mais jamais égaré ; & s'il tomboit dans le précipice , il s'y verroit au moins , & fes yeux reftés ouverts , l'aideroient bientôt à s'en retirer lui-même. Que j'aime cette éducation fans rufe & fans despotifme , qui traite l'enfant comme un homme foible , & non comme un être dépendant ! qui le force à l'obéiffance , non en le faifant plier fous la volonté d'un gouverneur ou d'un père dont il ne connoîtroit pas les droits , & dont il haïroit l'empire , mais fous la néceffité muette , mais inflexible , fous la néceffité , éternelle puiffance qui le commandera quand fes maîtres ne pourront plus rien fur lui ; pouvoir qui n'avilit pas celui qui s'y foumet , & ne donne point à un homme l'habitude d'obéir aux autres hommes. L'enfance précède la vie ; qu'elle en foit le tableau raccourci : le foir du jour , fouillé par nos fautes , un maître févère ne vient point nous imposer des

punitions qui ne naissent point d'elles ; mais nos amis s'éloignent , si nous les avons blessés ; mais on cesse de nous croire , si nous avons trompé. La seule ruse permise avec les enfans , c'est de les traiter comme des hommes ; de faire naître autour d'eux l'expérience , en leur cachant le peu d'importance qu'on attache à leurs premiers torts, & le charme de leurs petites graces , présage de l'empire que d'autres séductions peuvent avoir un jour. Il est un genre d'expérience toutefois qu'on doit retarder le plus possible ; c'est la connoissance des vices des hommes : il faut être bien fort pour braver l'exemple & supporter l'injustice. Les enfans ne doivent jamais éprouver les défauts de ceux qui les environnent. Que cette grande & dernière leçon soit réservée pour l'âge où l'on a déjà choisi sa route. La vertu n'est pas comme la gloire , un but d'émulation ; ceux qui prétendent à l'une , ne veulent point d'égaux ; ceux qui cherchent l'autre , ralentissent quelquefois leurs efforts , lorsqu'ils trouvent des compagnons de paresse. Il faut être homme pour apprendre sans danger à connoître les hommes. Il paroît difficile d'exciter les enfans à l'étude , sans employer les moyens ordinaires de l'éducation , sans manquer au principe qui conserve dans l'enfant la dignité d'homme , en ne lui apprenant ni à commander ni à obéir. Rousseau s'assure de sa docilité par la dépendance de sa nature : elle

l'oblige à un échange de services, premier fondement de toute société. Les connoissances sont nées du besoin des hommes ; & depuis que tous les ont acquises, elles sont encore plus utiles à chacun d'eux. On peut amener une circonstance qui en fasse sentir à l'enfant la nécessité, & lui inspire aujourd'hui le desir de cette même science, dont hier il eût fallu lui commander l'étude : mais, dira-t-on, pourquoi ne le pas conduire par la reconnoissance & par la tendresse ? Le premier de ces sentimens n'est pas conçu par un enfant ; il n'unit point ensemble le présent & le passé : le second doit naître de lui-même ; mais son action ne développe ni le jugement ni la pensée : elle n'a pas le même empire sur tous ces jeunes cœurs, & ne leur donne point l'idée de la vie, où des relations de tous genres tirent leurs forces de la raison & de la nécessité. Rousseau se sert pour l'enfance des ressorts qui doivent mouvoir tous les âges. Avec quel soin n'interdit-il pas ces motifs d'émulation & de rivalité, qui préparent d'avance les passions de la jeunesse ?

Emile n'est point un guerrier, un poète, un administrateur ; c'est un homme, l'homme que la nature instruit de toutes les découvertes de la société : il voit plus loin que le sauvage, mais dans la même direction : il a ajouté des idées justes ; mais une erreur ne peut entrer dans sa

tête. Tout le monde a adopté le système physique d'éducation de Rousseau. Un succès certain n'a point trouvé de contradicteurs; ses idées morales sont sur le même modèle; aucun lien importun ne gêne les mouvemens des enfans; la contrainte ne borne point leur liberté : Rousseau les exerce par degrés ; il veut qu'ils fassent eux-mêmes tout ce que leurs petites forces leur permettent ; il ne hâte point leur esprit ; il ne les fait pas arriver au résultat sans passer par la route : enfin, si la même pensée avoit créé le monde physique & le monde moral ; si l'un étoit, pour ainsi dire, le relief de l'autre, pourquoi se refuseroit-on à trouver dans l'ensemble du système de Rousseau la preuve de sa vérité ? Je ne fais pas si je suivrois entièrement pour mon fils la méthode de Rousseau ; peut-être ma vanité voudroit-elle le former pour un état déterminé, afin qu'il fût de bonne heure avancé dans une carrière ; au moins je me dirois : c'est ainsi qu'on doit élever l'homme ; c'est l'éducation de l'espèce, plutôt que celle de l'individu. Mais il faut l'étudier comme ces modèles de proportion, que les sculpteurs ont toujours devant les yeux, quelques soient les statues qu'ils veulent faire. C'est l'éloquence de Rousseau qui ranima le sentiment maternel, dans une certaine classe de la société ; il fit connoître aux mères ce devoir & ce bonheur ; il leur inspira le desir de ne céder

à personne les premières caresses de leurs enfans ; il interdit autour d'eux les serviles respects des valets , qui leur font sentir leur rang , en leur montrant le contraste de leur foiblesse & de leur puissance ; mais il permet les tendres soins d'une mère : ils ne gâteront point l'enfant qui les reçoit : être servi rend tyran ; mais être aimé rend sensible. Qui , des mères ou des enfans , doit le plus de reconnoissance à Rousseau ? Ah ! ce sont les mères sans doute : ne leur a-t-il pas appris , (comme l'écrivoit une femme dont l'ame & l'esprit font le charme de ceux qu'elle admet à la connoître) « à retrouver dans leur enfant une seconde jeunesse , » dont l'espérance recommence pour elles , quand » la première s'évanouit ? » Ah ! tout n'est pas encore perdu pour la mère malheureuse dont les fautes ou la destinée ont empoisonné la vie ! ces jours de douleur lui ont peut-être valu l'expérience , qui préservera des mêmes peines le jeune objet de ses soins & de sa tendresse. Dans tous les portraits de Rousseau , on l'a peint couronné par des enfans. En effet , il a su rendre cet âge à son bonheur ; & peut-être n'est-il que celui-là d'assuré dans la vie. Bientôt la jeunesse arrive ; ce temps faussement vanté ; ce temps des passions & des larmes : oui , ma fille , j'écouterai pour toi les leçons de Rousseau : son éloquente bonté te répond de mon indulgence : peut-être l'aurois-je trouvée

dans mon ame ; mais l'impression de ses sublimes ouvrages est si profonde , qu'on la confond avec celle de la nature même : oui , je t'assurerai des jours de bonheur , dans cet âge où l'imagination ne craint rien de l'avenir , où le moment présent compose toute la vie , où le cœur aime sans inquiétude , où le plaisir se fait sentir , tandis que la peine est encore inconnue. Le bonheur de l'enfant dépend de sa mère : hélas ! un jour peut-être je te presserai vainement contre mon sein ; mes caresses ne feront plus renaître le calme dans ton ame. Jouis de ces courts instans , d'une félicité qu'on cesse de désirer en cessant de la goûter , & qui ne laisse après elle ni regret ni repentir. Je ne veux point oublier que la jeunesse succède à l'enfance , je ne veux point que la première époque de la vie soit inutile au reste de la tienne ; mais je veux la considérer comme une partie de ces années que tu dois passer sur la terre , & m'occuper d'elles pour elles. Si je meurs avant d'avoir vu le succès de mes soins , tu me devras du moins les beaux jours de ton enfance ; & ce doux souvenir te fera chérir ma mémoire & respecter le génie sublime qui raffermir mon esprit dans la route que mon cœur étoit impatient de suivre.

Rousseau n'a point voulu qu'Emile fût un homme extraordinaire. Le génie & l'héroïsme sont des exceptions de la nature dont elle fait seule l'édu-

cation. Il l'a peint tel que tous les pères peuvent espérer de rendre leur fils, en suivant le même plan. Je me demanderois, pour juger de ce système, s'il est vrai que tous les effets naissent des moyens, & si ces effets sont desirables? Or, il me semble que l'enfant élevé suivant les principes de Rousseau feroit Emile; & qu'on feroit heureux d'avoir Emile pour fils! Je suis loin d'adopter le système d'Helvétius, & d'attribuer à l'éducation seule, la distance de Voltaire aux autres hommes! Les talens de l'esprit sont sans doute inégaux par la nature; mais les sentimens innés dans tous les cœurs peuvent être développés par l'éducation; & je crois qu'elle avoit presque toujours une manière de rendre ou plutôt de laisser à l'ame sa bonté primitive. Pour un aveugle-né, combien ont perdu la vue! Je fais qu'il paroitra peut-être extraordinaire d'adopter le système de Rousseau: on s'accorde pour admirer son éloquence; mais on a trouvé simple de croire que cette imagination si vive & si féconde, cette ame si passionnée, avoit acquitté la nature envers lui, & qu'un tel talent de peindre ne pouvoit être uni à la justesse d'esprit nécessaire pour tracer un plan utile. On a dit que ses opinions étoient impraticables ou fausses, afin de le ranger dans cette classe que les hommes médiocres même traitent avec dédain, ravis d'opposer le court enchaînement de leurs incontestables idées

communes aux erreurs qui peuvent se rencontrer dans la suite des pensées nouvelles d'un grand génie. Moi, je ne crois pas qu'un ouvrage sur l'éducation, dont le système est parfaitement suivi depuis la première ligne jusqu'à la dernière, & qui doit réveiller sans cesse tous nos sentimens & toutes nos idées habituelles, pût intéresser, s'il fatiguoit l'esprit par sa fausseté. Enfin, je vois adopter en détail ce plan dont on rejette l'ensemble, & je ne puis m'accoutumer à entendre juger le style sans les pensées, comme si l'effet de l'un étoit séparé de l'impression des autres, & comme s'il ne falloit pas au moins, quand tout le système ne seroit pas juste, que les idées & les sentimens dont l'éloquence se compose, le fussent toujours. J'avouerai que pour me conformer à l'avis de la multitude, qui ne veut pas croire vraies tant de pensées neuves, vainement à chaque page j'étois de l'avis de Rousseau; à la fin du livre, je me disois: c'est sûrement faux; & j'attribuois à son talent seul, la persuasion dont je ne pouvois me défendre; mais j'ai fini cependant, par m'en fier assez à la réflexion, pour ne pas craindre les opinions même que l'éloquence développe; sans doute quand elle s'aide du geste & de l'accent, elle peut, à la tête des armées, dans une émeute populaire, entraîner les hommes par tout ce qu'ils ont de sensible, & suspendre leurs autres facultés; mais dans la retraite,

lorsqu'aucune passion ne nous aveugle, l'impression du talent reste, mais son illusion disparaît. Pourquoi, si je trouve que l'auteur d'Émile a raison, préférerois-je d'adopter l'opinion que je n'ai pas ? Pourquoi, pour me défendre de moi, ne m'écouterois-je jamais, & pourquoi donc enfin, effrayée par les jugemens des autres, prendrois-je le corps pour l'ombre, comme l'enfant prend l'ombre pour le corps ?

Rousseau vouloit élever la femme comme l'homme d'après la nature, & suivant les différences qu'elle a mises entr'eux; mais je ne fais pas s'il faut tant la féconder, en fortifiant, pour ainsi dire, les femmes dans leur foiblesse. Je vois la nécessité de leur inspirer des vertus que les hommes n'ont pas, bien plus que celle de les encourager dans leur infériorité sous d'autres rapports; elles contribueroient peut-être au bonheur de leur époux, si elles se bornoient à leur destinée par choix plutôt que par foiblesse, & si elles se soumettoient à l'objet de leur tendresse par amour plutôt que par besoin d'appui. Une grande force d'ame leur est nécessaire; leurs passions & leur destinée sont en contraste dans un pays où le sort impose souvent aux femmes de la loi de n'aimer jamais, où, plus à plaindre que ces pieuses filles qui se consacrent à leur Dieu, elles doivent accorder tous les droits de l'amour, & s'interdire tous les plaisirs du cœur.

Ne faut-il pas un sentiment énergique de ses devoirs pour marcher isolée dans le monde , & mourir sans avoir été la première pensée d'un autre , sans avoir sur-tout attaché la sienne sur un objet qu'on pût aimer sans remords ?

Rousseau , dira-t-on , ne s'occupoit pas des bizarres institutions de la vanité ; il n'appuyoit pas un édifice qu'il eût voulu renverser ; mais pourquoi donc a-t-il peint sa Sophie trop foible même pour la plus heureuse situation du monde ? Comment , dans un morceau sublime d'éloquence , supplément de son ouvrage , a-t-il peint Sophie trahissant son époux ? Il a condamné lui-même son éducation , il l'a sacrifiée au desir de faire valoir celle d'Emile , en donnant le spectacle de son courage dans la plus violente situation du cœur. Comment a-t-il pu se résoudre à nous offrir Sophie au-dessous de tout , infidelle à ce qu'elle aime ? C'est plus que foible qu'il l'a montrée. Avoit-elle besoin de force ? elle avoit épousé son amant. Ah ! pourquoi flétrir le cœur par la triste fin de l'histoire d'Emile & de Sophie ? pourquoi seconder ceux qui , ne croyant pas à la durée des sentimens , pensent qu'il est égal de commencer ou de finir par ne pas s'aimer ? pourquoi dégrader les femmes , en faisant tomber celle qui sembloit devoir être leur modèle ? Ah ! Rousseau , c'est mal les connoître ; leur cœur peut les égarer , mais leur cœur fait les défendre : aucune

de celles même que la vertu seule n'arrêteroit pas, unie à ton Emile, aimée par lui, n'auroit changé la paix & le bonheur contre le désespoir & la honte; aucune, foible même, comme tu veux les élever & les peindre, ne se fût bannie du paradis terrestre, en rompant les liens d'un hymen formé par l'amour. Je ne fais pas s'il falloit montrer Emile en proie aux plus cruelles infortunes. L'influence de la vertu sur le bonheur, étoit un spectacle plus utile; il est sans doute des peines dont elle ne préserve pas; mais il en est tant qu'elle épargne, qu'il est permis d'employer cet appât pour attirer vers elle. Mais quel charme dans tous les tableaux de cet ouvrage! quelle finesse & quelle étendue dans les idées! Tantôt l'auteur ajoute une pensée nouvelle à un sujet qui sembloit épuisé, ou fait, par une seule, ouvrir une carrière immense à la réflexion. En voulant former un homme, il s'est nécessairement occupé de toutes les idées qui peuvent entrer dans la tête. Quelle méditation cela suppose, ou plutôt, quelle originalité dans l'écrivain à qui tous les objets connus se présentent sous une forme neuve & vraie, & qui trouve presque toujours son esprit dans la nature! C'est une pensée heureuse d'avoir donné à un traité d'éducation la forme de l'histoire de son élève. Rien n'est étranger au but; rien ne détourne de l'idée abstraite; mais la pensée se repose, & l'attention est entraînée.

Rousseau veut que des événemens de sa vie gravent dans la tête de l'enfant les vérités qu'il doit apprendre. S'il faut lui donner l'idée des droits de la propriété, son travail est détruit par Robert, possesseur du champ dont il s'est emparé; le chagrin & la colère d'Emile impriment dans son esprit le souvenir de l'explication qu'il a reçue. C'est par les sentimens de son ame que Rousseau captive son intérêt; il traite de même le lecteur, & son ingénieuse adresse emploie le même moyen pour élever l'enfant, & retenir l'attention des hommes. Les circonstances les plus légères frappent l'imagination, & ajoutent, à la vérité, des tableaux. Les détails font peu d'impression quand ils rappellent des circonstances ou des personnes indifférentes; mais lorsqu'ils tiennent à de grands sentimens, lorsqu'on a long-temps d'avance intéressé le lecteur pour Emile & pour Sophie, le cœur bat en les voyant lutter à la course ensemble, s'amuser encore dans l'âge des passions de ces jeunes plaisirs, & savoir unir la simplicité de l'enfance au charme de la jeunesse. Heureux par ce sentiment qui fait une époque des événemens les plus ordinaires de la vie, Emile ne peut lutter dans ce combat inégal; il sent sa force; il aime la foiblesse de Sophie, & la portant au but dans ses bras, tombe à ses pieds, & se reconnoît vaincu. Cette image ravissante s'est souvent offerte à ma pensée. Rousseau, dans Héloïse, avoit peint la passion

exaltée par le combat du remords, par l'ivresse de la faute : le tableau de deux amans ignorant le repentir & la crainte, s'aimant sans que l'obstacle, ce besoin des cœurs usés, soit nécessaire pour les ranimer, ^{est} peut-être un aussi grand effort du talent ; la vérité, la justesse y étoient encore plus nécessaires, & des sons si doux pour émouvoir le cœur doivent bien y répondre. Je fais qu'on peut, avec raison, être frappé du mauvais goût que Rousseau se permet quelquefois ; il se plaît dans les contrastes, & les fait par les mots autant que par les idées : on pourroit blâmer un tel système ; la pensée doit voir les extrêmes, mais non l'imagination ; l'impression du dégoût qu'elle en reçoit, ne rend pas la vérité plus sensible, & déplaît inutilement. On a quelquefois accusé Rousseau d'exagération & de fausse chaleur ; j'avouerai qu'en ne trouvant pas toujours toutes ces idées justes, en n'étant pas toujours ému par tous ces mouvemens, il m'a paru constamment naturel ; il diffère des autres, mais c'est pour lui, non pour eux qu'il parle. On a pu le juger fou dans quelques passages, mais rien n'est plus loin de l'affection ; la folie, si l'on doit employer ce mot, est l'exaltation de tout ce qui est bien ; ce sont des idées qui n'ont pas été, pour ainsi dire, raccordées avec les hommes, mais qui seroient vraies abstraitement. Comment ne pas adopter son amour
pour

pour la vertu, la passion pour la nature; il ne l'a pas peinte comme Virgile, mais il l'a gravée dans le cœur; & l'on se rappelle ses sentimens & ses pensées en voyant les lieux qu'il a parcourus, les sites qu'il préféreroit.

Quel écrivain que Rousseau ! On a souvent parlé du danger de l'éloquence; mais je la crois bien nécessaire, quand il faut opposer la vertu à la passion: elle fait naître dans l'ame ces mouvemens qui décident seuls du parti que l'on prend; il semble que la raison s'offre long-temps à l'esprit avant que le cœur en reçoive l'impression; mais lorsqu'il l'éprouve, on n'a plus besoin de réflexions; on va de soi-même, en est entraîné; c'est l'éloquence seule qui peut ajouter cette force d'impulsion à la raison, & lui donner assez de vie pour lutter à force égale contre les passions; mais, heureux Emile, si celui qui veille sur sa destinée le préserve des combats avec lui-même, & ne le place pas dans ces cruelles situations qui naissent de la société, & s'opposent à la nature ! Puisse-t-il suivre l'intention de la providence, qui n'a rien ordonné à l'homme que pour sa félicité, même sur cette terre, & ne lui fit une loi de la vertu que pour assurer son bonheur, en ne le laissant pas dépendre des bornes de sa propre intelligence, & suppléer par l'obéissance aux lumières de sa raison ! On reproche à Rousseau de donner

trop tard à son élève la connoissance d'un Dieu ; cette vérité de sentiment pourroit être connue avant le développement des facultés de l'esprit. Je ne fais pas , cependant , si ce superbe mot de l'énigme du monde ne frapperoit pas davantage celui qui ne l'apprendroit qu'en le concevant. On a souvent remarqué que les merveilles de tous les jours n'excitoient plus notre étonnement. Une grande idée qu'un enfant met à son niveau, qu'il rapproche de ce qu'il connoît , qu'il confond avec toutes les petites pensées de son âge , est moins auguste à ses yeux que si , pour la première fois , elle répandoit des torrens de lumières sur les ténèbres de l'univers. Rousseau croyoit à l'existence de Dieu , par son esprit & par son cœur. Quelle est belle , sa lettre à l'archevêque de Paris ! Quel avantage la vraie philosophie n'a-t-elle pas sur la plupart des sectes religieuses , quand elle ne tente pas d'ébranler les éternelles bases de toute croyance ! Quel chef-d'œuvre d'éloquence dans le sentiment , de méthaphysique dans les preuves , que la profession de foi du vicaire savoyard ! Rousseau étoit le seul homme de génie de son temps qui respectât les pieuses pensées , dont nous avons tant de besoin ; il consulte l'instinct naturel , & consacre ensuite toute la force de la réflexion à le prouver à sa raison. La philosophie rejette ces persuasions intimes , involontaires , qui ne sont point nées du

calcul & de la méditation de l'esprit. Mais, que j'aime mieux celui qui leur prête l'appui de ses pensées, tâche de les fortifier en moi, & loin d'opposer ma raison à mon instinct, cherche à les réunir pour faire pencher la balance, & cesser le combat ! La profession du vicaire savoyard étoit justement admirée comme une suite de raisonnemens forts & profonds, qui formoient un ensemble d'opinions que l'on adoptoit avec transport au milieu des égaremens des fanatiques & des athées. Mais cet ouvrage n'étoit que le pré-
x mi. Rousseau
 curseur de ce livre, époque dans l'histoire des pensées, puisqu'il en a reculé l'empire; de ce livre qui semble anticiper sur la vie à venir, en devenant les secrets qui doivent un jour nous être dévoilés; de ce livre que les hommes réunis pourroient présenter à l'Être suprême, comme le plus grand pas qu'ils ont fait vers lui; de ce livre que le nom de son auteur consacre en le mettant à l'abri du dédain de la médiocrité, puisque c'est le plus grand administrateur de son siècle, le génie le plus clair & le plus juste, qui a demandé d'être écouté sur ce qu'on vouloit rejeter comme obscur & comme vague, de ce livre dont la sensibilité majestueuse & sublime peint l'auteur aimant les hommes, comme l'ange gardien de la terre doit les chérir. Pardonne-moi, Rousseau : mon ouvrage t'est consacré, & cependant un moment un autre

est devenu l'objet de mon culte ! Toi-même, toi sur-tout, ton cœur passionné pour l'humanité, eût adoré celui qui, long-temps occupé de l'existence de l'homme sur la terre, après avoir indiqué tous les biens qu'un bon gouvernement peut lui assurer, a voulu prévenir ses plus cruels malheurs en portant du calme dans son ame agitée, & donner ainsi la chaîne des pensées qui forment toute sa destinée. Oui, Rousseau savoit admirer, & n'écrivant jamais que pour céder à l'impulsion de son ame, les vaines jalousies n'entroient point dans son cœur. Il auroit eu besoin de louer celui que je n'ose nommer, celui dont je m'approche sans crainte, quand je ne vois en lui que l'objet de ma tendresse ; mais qui me pénètre plus que personne de respect, quand je le contemple à quelque distance ; enfin, celui que la postérité, comme son siècle, désignera par tous les titres du génie, mais que mon destin & mon amour me permettent d'appeller mon père.

L E T T R E I V.

Sur les ouvrages politiques de Rousseau.

DE tous les objets offerts à la méditation, la constitution des gouvernemens est sans doute le plus important comme le plus difficile à connoître.

Le législateur qui sauroit former un corps politique, lier ses membres par un intérêt commun & immuable, rassembler dans sa pensée tout ce que le choc des passions des hommes, la réunion de leurs facultés, l'influence des climats, la puissance des empires voisins pourroient jamais produire d'inconvéniens ou d'avantages; celui qui sauroit contenir & diriger par des loix faites pour durer toujours, le peuple qui se seroit soumis à son génie, auroit conçu le plus grand projet que l'on puisse croire possible, & se seroit associé, pour ainsi dire, à la gloire de la création du monde, en donnant à ses habitans des loix universelles & nécessaires, comme celles de la nature; mais l'esprit humain n'a point fait en un moment le pas immense de l'état sauvage à l'état civil; les idées se sont lentement développées; les circonstances ont quelquefois fait naître des institutions si heureuses, que la pensée doit en envier la gloire au hasard. La plupart des gouvernemens se sont formés par la suite des temps & des événemens, & souvent la connoissance de leur nature & de leur principe a plutôt suivi que précédé leur établissement. L'ouvrage donc qui nous fait bien connoître les premières bases du contrat social, qui fixe les vrais fondemens de toute puissance légitime, est aussi utile que digne d'admiration: tel est le plan & le but du livre de Rousseau;

il démontre qu'aucune convention ne peut subsister, qui soumette l'intérêt général à l'intérêt particulier; qu'il est insensé de croire qu'une nation doive obéir à des loix qui sont contraires à son bonheur, & que sans son consentement, aucun gouvernement puisse être établi ni maintenu; que la dépendance du plus fort, à l'égard du plus foible, est contraire à la raison comme à la nature, & qu'enfin l'idée d'un état despotique est encore plus absurde que révoltante; mais ce gouvernement excepté, (les monstres ne sont pas comptés parmi les hommes) il n'en est point que Rousseau ne justifie; il remonte à l'origine de toute autorité sur la terre, & prouve même que la monarchie établie par la volonté générale, fondée sur des loix que la nation seule a le droit de changer, est un gouvernement aussi légitime & peut-être meilleur que les autres. J'oserai blâmer Rousseau, cependant, de ne pas regarder comme libre la nation qui a ses représentans pour législateurs, & d'exiger l'assemblée générale de tous les individus. L'enthousiasme est permis dans les sentimens, mais jamais dans les projets; les défenseurs de la liberté doivent se préserver de l'exagération. Ses ennemis seroient si heureux de la croire impossible! le plan de l'ouvrage de Montesquieu, est sans doute plus étendu que celui du contrat social; toutes les loix qui ont été faites

y-ont examinées, & mille biens de détail peuvent résulter encore de ce livre si remarquable par les idées générales; mais Rousseau ne s'est occupé que de la constitution politique des états, de celui qui a le pouvoir de donner des loix, non des loix elles-mêmes. Montesquieu est plus utile aux sociétés formées, Rousseau le seroit davantage à celles qui voudroient se rassembler pour la première fois; la plupart des vérités qu'il développe sont spéculatives; on doit, j'en conviens, accorder plus d'admiration à celui qui crée un système, même imparfait, mais possible, qu'au philosophe qui, luttant contre la nature seule des choses, offre un plan sans défauts à l'imagination; mais peut-être faut-il avoir administré soi-même, pour renoncer au bien idéal, pour se résoudre à placer le mieux, qu'on peut obtenir, à côté du mal qu'on doit supporter, pour se borner à faire lentement quelques pas vers le but qu'on atteint si rapidement par la pensée. Enfin, peut-être faut-il avoir observé de près le malheur des peuples, pour regarder encore comme une gloire suffisante le léger adoucissement que l'on apporte à leurs maux. Qu'on place donc au-dessus de l'ouvrage de Rousseau, celui de l'homme d'état dont les observations auroient précédé les résultats, qui seroit arrivé aux idées générales par la connoissance des faits particuliers, & qui se livreroit

moins en artiste à tracer le plan d'un édifice régulier , qu'en homme habile à réparer celui qu'il trouveroit construit. Mais qu'on accorde cependant un grand tribut de louanges à celui qui nous a fait connoître tout ce qu'on peut obtenir par la méditation , & qui s'étant saisi d'une grande idée , l'a suivie dans toutes ses conséquences , jusqu'à sa source la plus reculée. Rousseau emprunte la méthode des géomètres , pour l'appliquer à l'enchaînement des idées ; il soumet au calcul les problèmes politiques ; il me semble qu'il fait admirer également la force de sa tête , soit par ses raisonnemens , soit par la forme de ces raisonnemens mêmes. La conception de la haute métaphysique ne demande pas une puissance d'attention surnaturelle : comme les bornes n'en sont pas connues , la précision n'y est pas nécessaire ; mais quand on veut traiter d'une manière abstraite des sujets dont la base est réelle , c'est alors que toutes les facultés humaines peuvent à peine suffire pour s'élever sans perdre son objet de vue , & décrire dans le ciel le cercle qui doit être répété sur la terre. Mais ce n'étoit point assez d'avoir démontré les droits des hommes ; il falloit , & c'étoit surtout là le talent de Rousseau ; il falloit , dans tous ses ouvrages , leur faire sentir le prix qu'ils doivent y attacher. Peut-être est-il quelquefois impossible au génie de transmettre toutes ses idées à tous

les esprits; mais il faut qu'il entraîne par son éloquence; c'est elle qui doit émouvoir & persuader également tous les hommes. Les vérités auxquelles la pensée seule peut atteindre, ne se répandent que lentement, & le temps est nécessaire pour achever la persuasion universelle; mais les vérités de sentiment, ces vérités que l'ame doit saisir, malheur au talent qui n'enflamme pas pour elle à l'instant qu'il les présente !

Je l'ai aimée aussi, cette liberté qui ne met entre les hommes d'autre distinction que celles marquées par la nature; & m'exaltant avec l'auteur des lettres sur la montagne, je la voulois telle qu'on la conçoit sur le sommet des Alpes, ou dans leurs vallées inaccessibles. Maintenant un sentiment plus fort sans être contraire, suspend toutes mes idées; je crois, au lieu de penser; j'adopte, au lieu de réfléchir; mais cependant je n'ai sacrifié mon jugement qu'après en avoir fait un noble usage: j'ai vu que le génie le plus étonnant étoit uni au cœur le plus pur, & à l'ame la plus forte; j'ai vu que les passions ni le caractère n'égareroient jamais les facultés les plus sublimes dont un homme ait été doué; & après avoir osé faire cet examen, je me suis livrée à la fois, pour m'épargner la peine d'un raisonnement qui la justifieroit toujours. Vous, grande nation, bientôt rassemblée pour consulter sur vos droits; étonnée de vous retrouver après

deux siècles, & peut faite encore, peut-être, à l'exercice du pouvoir que vous avez obtenu de nouveau, je ne vous demande pas ce sentiment aveugle dont j'ai fait ma lumière; mais ne vous dé fiez pas de la raison; & puisque la succession d'événemens qui ont agité ce royaume, depuis deux années, vous ont enfin amenée à devoir au progrès seul des lumières les avantages que les nations n'ont jamais acquis que par des flots de sang; n'effacez point le sceau de raison & de paix que le destin veut opposer sur votre constitution; & quand l'accord unanime vous permet de compter sur le but que vous voulez atteindre, prétendez à la gloire de l'obtenir sans l'avoir passé. Et toi, Rousseau, grand homme si malheureux, qu'on ose à peine te regretter sur cette terre que tes larmes ont tant de fois arrosée! que n'es-tu le témoin du spectacle imposant que va donner la France, d'un grand événement préparé d'avance, & dont, pour la première fois, le hasard ne se mêlera point! c'est-là, peut-être, c'est-là que les hommes te paroîtront plus dignes d'estime! ou je me trompe, ou nulle passion personnelle ne doit maintenant les animer. Ils ne mettront en commun que ce qu'ils ont de céleste. Ah!... Rousseau, quel bonheur pour toi, si ton éloquence se fût fait entendre dans cette auguste assemblée! quelle inspiration pour le talent, que l'espoir d'être utile! quelle émotion différente

quand la pensée cessant de retomber sur elle-même , peut voir au-devant d'elle un but qu'elle peut atteindre , une action qu'elle produira ! les peines du cœur seroient suspendues dans de si grandes circonstances ; l'homme occupé des idées générales disparaît à ses propres yeux. Renais donc , ô Rousseau ! renais donc de ta cendre ! paroît , & que tes vœux efficaces encouragent dans sa carrière celui qui part de l'extrémité des maux , en ayant pour but la perfection des biens ; celui que la France a nommé son ange tutélaire , & qui n'a vu dans ses transports pour lui , que ses devoirs envers elle ; celui que tous doivent seconder , comme s'ils secouroient la chose publique ; enfin , celui qui doit avoir un juge , un admirateur , un concitoyen comme toi.

L E T T R E V.

*Sur le goût de Rousseau pour la musique
& la botanique.*

ROUSSEAU a écrit plusieurs ouvrages sur la musique ; il aimait toute sa vie cet art avec passion. Le Devin du village annonce même du talent pour la composition. Il vouloit faire adopter en France les mélodrames ; il en donna Pygmalion pour exemple ; peut-être ce genre ne devoit-il pas

être rejeté. Quand les paroles succèdent à la musique, & la musique aux paroles, l'effet des unes & de l'autre est plus grand; elles se servent mieux quand elles ne sont pas forcées d'aller ensemble. La musique exprime les situations, & les paroles les dévelopent. La musique pourroit se charger de peindre les mouvemens au-dessus des paroles, & les paroles des sentimens trop nuancés pour la musique; mais quelle éloquence dans le monologue de Pygmalion! comme l'on trouve vraisemblable que la statue s'anime à sa voix! comme l'on seroit tenté de croire que les dieux ne sont pour rien dans ce miracle!

Rousseau a fait pour plusieurs romances des airs simples & sensibles, de ces airs qui s'allient si bien avec la situation de l'ame, & que l'on peut chanter encore quand on est malheureux. Il en est quelques-uns qui me sembloient nationaux; je me croyois, en les entendant, transportée sur le sommet de nos montagnes, lorsque le son de la flûte du berger se prolonge lentement au loin, par les échos qui successivement le répètent. Ils me rappelloient cette musique plutôt calme que sombre, qui se prête aux sentimens de celui qui l'écoute, & devient pour lui l'expression de ce qu'il éprouve. Quel est l'homme sensible que la musique n'a jamais ému? L'infortuné, lorsqu'il peut l'écouter, obtient par elle la douceur de

répandre des larmes , & la mélancolie succède à son désespoir ; pendant qu'on l'entend , ses sensations suffisent à l'esprit comme au cœur , & n'y laissent pas de vuide. Il est des airs qui mettent un moment dans l'extase ; les ravissmens au ciel sont toujours précédés du chœur des anges. Que la musique retrace puissamment les souvenirs ! comme elle en devient inséparable ! Quel homme agité par les passions de la vie , entendit sans émotion l'air qui dans sa paisible enfance animoit ses danses & ses jeux ? Quelle femme , lorsque le temps a flétri sa beauté , peut écouter sans verser des larmes , la romance que son amant chantoit jadis pour elle ? l'air de cette romance , plus encore que ses paroles , renouvelle dans son cœur les mouvemens de sa jeunesse ; l'aspect des lieux , des objets qui nous entouroient , aucune circonstance accessoire ne se lie aux événemens de la vie comme la musique ; les souvenirs qui nous viennent par elle ne sont point accompagnés de regrets ; elle rend un moment les plaisirs qu'elle retrace ; c'est plutôt ressentir que se rappeler. Rousseau n'aimoit que les airs mélancoliques ; à la campagne , c'est ce genre de musique que l'on souhaite. La nature entière semble accompagner les sons plaintifs d'une voix touchante. Il faut avoir une ame douce & pure pour sentir ces jouissances. Un homme agité par le souvenir de ses fautes , ne pourroit sup-

*forma
afflict*

porter la rêverie dans laquelle une musique sensible plonge. Un homme tourmenté par des remords déchirans, ne pourroit aimer à se rapprocher ainsi de lui-même, à distinguer tous ses sentimens, à les éprouver tous, lentement & successivement. Je suis portée à me confier à celui que la musique, les fleurs & la campagne ravissent. Ah ! le penchant au vice naît sans doute dans le cœur de l'homme ; car toutes les sensations qu'il reçoit par les objets qui l'environnent, l'en éloignent. Je ne fais ; mais souvent à la fin d'un beau jour, dans des retraites champêtres, à l'aspect du ciel étoilé, il me sembloit que le spectacle de la nature parloit à l'ame, de vertu, d'espérance & de bonté.

Rousseau s'est long-temps occupé de la botanique : c'est une manière de s'intéresser en détail à la campagne. Il avoit adopté un système qui prouve encore, peut-être, combien il trouvoit que le souvenir même des hommes gâtoit le plaisir que la contemplation de la nature fait éprouver. Il distinguoit les plantes par leur forme, & jamais par leur propriété ; il lui sembloit que c'étoit les dégrader, de ne les considérer que sous le rapport de l'utilité dont elles peuvent être aux hommes. Il ne me paroît pas, je l'avoue, que cette opinion doive être adoptée ; ce n'est pas avilir les ouvrages du Créateur que de les croire destinés à une cause finale, & le monde paroît

plus imposant & plus majestueux à celui qui n'y voit qu'une seule pensée ; mais l'imagination poétique & sauvage de Rousseau ne pouvoit supporter de lier à l'image d'un arbuſte ou d'une fleur, ornement de la nature, le ſouvenir des maux & des infirmités des hommes. Avec quel charme il peint, dans ſes confeſſions, les transports en revoyant de la pervenche ; comme elle lui retraçoit tout ce qu'il avoit éprouvé jadis ! elle produiſoit ſur lui l'effet de cet air que l'on défend de jouer aux Suiffes hors de leur pays, dans la crainte qu'ils ne déſertent. Cette pervenche pouvoit lui inſpirer la paſſion de retourner dans le pays de Vaux ; une ſeule circonſtance ſemblable lui rendoit préſens tous ſes ſouvenirs. Sa maîtrefſe, ſa patrie, ſa jeunefſe, ſes amours ; il retrouvoit tout, il reſſentoit tout à la fois.

Sur le caractère de Rousseau.

JE n'ai point commencé par peindre le caractère de Rousseau. Il n'a écrit ſes confeſſions qu'après ſes autres ouvrages ; il n'a ſollicité l'attention des hommes pour lui-même, qu'après avoir mérité leur reconnoiſſance, en leur conſacrant pendant vingt ans ſon génie. J'ai ſuivi la marche qu'il m'a tracée, & c'eſt par l'admiration que ſes écrits doi-

vent inspirer , que je me suis préparée à juger son caractère , souvent calomnié , souvent peut-être trop justement blâmé. Je cherche à ne pas le trouver en contraste avec ses ouvrages ; je ne puis réunir le mépris & l'admiration ; je ne veux pas croire , sur-tout , que dans les écrits , le sceau de la vérité puisse être imité par l'esprit , & qu'il ne reste pas aux cœurs purs & sensibles , des signes certains pour se reconnoître. Je vais donc essayer de peindre Rousseau ; mais j'en croirai souvent ses confessions. Cet ouvrage n'a pas sans doute ce caractère d'élévation qu'on souhaiteroit à l'homme qui parle de lui-même , ce caractère qui fait pardonner la personnalité , parce qu'on trouve simple que celui qui le possède , soit important à ses yeux comme aux nôtres ; mais il me semble qu'il est difficile de douter de sa sincérité ; on cache plutôt qu'on n'invente les aveux que les confessions contiennent. Les événemens qui y sont racontés , paroissent vrais dans tous les détails. Il y a des circonstances que l'imagination ne trouveroit jamais. D'ailleurs , Rousseau avoit un sentiment d'orgueil qui répond de la vivacité de ses mémoires. Il se croyoit le meilleur des hommes ; il eût rougi de penser qu'il avoit besoin pour se montrer à eux , de dissimuler une seule de ses fautes. Enfin , je trouve qu'il a écrit ses mémoires plutôt pour briller comme historien que comme héros

héros de l'histoire. Il s'est plus occupé du portrait que de la figure ; il s'est observé ; il s'est peint comme s'il s'étoit servi de modèle à lui-même : je suis sûre que son premier desir étoit de se faire ressemblant. Je pense donc qu'on peut peindre Rousseau d'après ses confessions , comme si l'on avoit vécu long-temps avec lui ; car en étudiant ce qu'il dit , on peut se permettre de ne pas penser comme lui. Le jugement d'un homme sur son propre caractère , le fait connoître , même alors qu'on ne l'adopte pas.

Rousseau devoit avoir une figure qu'on ne remarquoit point , quand on le voyoit passer , mais qu'on ne pouvoit jamais oublier quand on l'avoit regardé parler ; de petits yeux qui n'avoient pas un caractère à eux , mais recevoient successivement celui des divers mouvemens de son ame ; ses sourcils étoient fort avancés ; ils sembloient faits pour servir sa sauvagerie , pour le garantir de la vue des hommes. Il portoit presque toujours la tête baissée , mais ce n'étoit point la flatterie ni la crainte qui l'avoit courbée ; la méditation & la mélancolie l'avoient fait pencher comme une fleur que son propre poids ou les orages ont inclinée. Lorsqu'il se taisoit , sa physionomie n'avoit point d'expression ; ses affections & ses pensées ne se peignoient sur son visage , que quand il se méloit à la conversation ; lorsqu'il gar-

doit le silence, elles se retiroient dans la profondeur de son ame; ses traits étoient communs; mais quand il parloit, ils étinceloient tous; il ressembloit à ces dieux qu'Ovide nous peint quelquefois quittant par degrés leur déguisement terrestre, & se faisant reconnoître enfin aux rayons éclatans que lançoient leurs regards.

Son esprit étoit lent, & son ame ardente: à force de penser, il se passionnoit; il n'avoit pas de mouvemens subits, apparens, mais tous ses sentimens s'accroissoient par la réflexion. Il lui est peut-être arrivé de devenir amoureux d'une femme, à la longue, en s'occupant d'elle pendant son absence; elle l'avoit laissé de sang-froid; elle le retrouvoit tout de flamme; quelquefois aussi il vous quittoit vous aimant encore; mais si vous aviez dit une seule parole qui pût lui déplaire, il se la rappelloit, l'examinait, l'exagéroit, y pensoit pendant huit jours, & finissoit par se brouiller avec vous; c'est-ce qui rendoit presque impossible de le détromper. La lumière qui lui venoit tout-à-coup, ne détruisoit pas des erreurs silencieusement & si profondément gravées dans son cœur. Il étoit aussi bien difficile de rester pendant long-temps très-lié avec lui; un mot, un geste faisoit le sujet de ses plus profondes méditations; il enchaînoit les plus petites circonstances comme des propositions de géométrie, & il arrivoit à ce

M. S.

A. P.

qu'il appelloit une démonstration. Je crois que l'imagination étoit la première de ses facultés, & qu'elle absorboit même toutes les autres. Il révoit plutôt qu'il n'existoit, & les événemens de sa vie se passoient dans sa tête plutôt qu'au dehors de lui. Cette manière d'être sembloit devoir l'éloigner de la défiance, puisqu'elle ne permettoit pas même l'observation, mais elle ne l'empêchoit pas de regarder, & faisoit seulement qu'il voyoit mal. Il avoit une ame tendre : comment en douter, lorsqu'on a lu ses ouvrages ? mais son imagination se plaçoit quelquefois entre ses affections & sa raison, & détruisoit leur puissance ; s'il paroissoit quelquefois insensible, c'est qu'il n'appercevoit pas les objets tels qu'ils étoient, & son cœur eût été plus ému que le nôtre, s'il avoit eu les mêmes yeux que nous. Le plus grand reproche qu'on puisse faire à sa mémoire, celui qui ne trouvera point de défenseur, c'est d'avoir abandonné ses enfans ; eh bien ! ce même homme eût été cependant capable de donner les plus grands exemples d'amour paternel, d'exposer sa vie vingt fois pour conserver la leur, s'il n'eût pas été convaincu qu'il leur épargnoit les plus grands crimes en leur laissant ignorer le nom de leur père ; s'il n'eût pas cru qu'on vouloit en faire de nouveaux Séides. L'indigne femme qui passoit sa vie avec lui, avoit appris assez à le connoître pour savoir le rendre

malheureux ; & le récit qu'on m'a fait des ruses dont elle se servoit pour accroître ses craintes, pour le rendre certain de ses doutes, pour seconder ses défauts, est à peine croyable. (1)

Rousseau n'étoit pas fou, mais une faculté de lui-même, l'imagination, étoit en démence ; il avoit une grande puissance de raison sur les matières abstraites, sur les objets qui n'ont de réalité que dans la pensée, & une extravagance absolue sur tous ceux dont la mesure est prise au dehors de nous ; il avoit de tout une trop grande dose ; à force d'être supérieur, il étoit près d'être fou. C'étoit un homme fait pour vivre dans la retraite avec un petit nombre de personnes d'un esprit borné, afin que rien n'ajoutât à son agitation intérieure, & qu'il fût environné de calme. Il étoit bon ; les inférieurs l'adoroient ; ce sont eux qui jouissent sur-tout de cette qualité ; mais Paris

(1) Un Genevois qui a vécu avec Rousseau pendant les vingt dernières années de sa vie, dans la plus grande intimité, m'a peint souvent l'abominable caractère de sa femme. Les sollicitations atroces que cette mère dénaturée lui fit pour mettre ses enfans à l'hôpital, ne cessant de lui répéter que tous ceux qu'il croyoit ses amis, s'efforceroient d'inspirer à ses enfans une haine mortelle contre lui ; tâchant enfin de le remplir, par ses calomnies & ses feintes frayeurs, de douleur & de défiance. C'est une grande folie sans doute d'écouter & d'aimer une telle femme ; mais cette folie supposée, toutes les autres sont vraisemblables.

l'avoit troublé. Il étoit né pour la société de la nature, & non pour celle d'institution. Tous ses ouvrages expriment l'horreur qu'elle lui inspiroit; il ne lui fut possible, ni de la comprendre, ni de la supporter; c'étoit un sauvage des bords de l'Orénoque, qui se fût trouvé heureux de passer sa vie à regarder couler l'eau. Il étoit né contemplatif, & la rêverie faisoit son bonheur suprême; son esprit & son cœur, tour-à-tour, s'emparoisent de lui. Il vivoit dans sa pensée; le monde passoit doucement sous ses yeux; la religion, les hommes, l'amour, la politique, l'occupoient successivement; après s'être promené seul tout le jour, il revenoit calme & doux. Les méchans gagnent-ils à rester avec eux-mêmes? On ne peut pas dire cependant que Rousseau étoit vertueux, parce qu'il faut des actions & de la suite dans ces actions, pour mériter cet éloge; mais c'étoit un homme qu'il falloit laisser penser, sans en rien exiger de plus, qu'il falloit conduire comme un enfant, écouter comme un oracle; dont le cœur étoit profondément sensible, & qu'on devoit ménager, non avec les précautions ordinaires, mais avec celles qu'un tel caractère exigeoit; il ne falloit pas s'en fier à sa propre innocence. Rousseau avoit moins que personne le divin pouvoir de lire dans les cœurs; il falloit s'occuper de se montrer ce qu'on étoit, de mettre en dehors ce qu'on sentoit pour lui. Je sais qu'on

dira que ce n'est pas là la plus noble manière d'aimer ; mais moi , je trouve qu'en sentiment, il n'y a qu'une règle : c'est de rendre heureux l'objet de nos affections ; toutes les autres sont plutôt inventées par la vanité que par la délicatesse.

Rousseau a été accusé d'hypocrisie , d'abord parce que dans ses ouvrages on a trouvé qu'il soutenoit des opinions exaltées : tout ce qui est exagéré est faux, disent souvent ceux qui veulent faire croire qu'on est plus loin du but en le passant qu'en n'y arrivant pas ; il y a des personnes exagérées à froid , si je puis le dire , qui sans être entraînées par degrés , sans y être amenées par la suite de leurs pensées , avancent tout-à-coup une opinion extrême , & se décident à la défendre : celles-là , c'est un parti qu'elles prennent , & non un mouvement qui les emporte ; d'autres , dans diverses circonstances de leur vie , ou dans les différentes situations qu'elles peignent dans leurs ouvrages , ne se sentant pas l'accent du cœur , le prennent trop haut , dans la crainte de le manquer ; celles-là peuvent être accusées d'hypocrisie ; mais celui que le transport de son imagination & de son ame élève au-dessus de lui-même , & sur-tout , peut-être , au-dessus de ceux qui le lisent , celui que son élan emporte , & qui sent un moment ce qu'il n'aura peut-être pas la force de sentir toujours ; est-ce cet homme-là qu'on devroit

accuser d'hypocrisie? Ah! cette exaltation est le délire du génie; mais écoutez - le encore; il se pourroit que, quand on l'accuse d'avoir passé le but, il n'eût fait que franchir les bornes; cependant il faut blâmer Rousseau, s'il manque à cette modération, sans laquelle on ne persuade pas ceux qui croient que la chaleur de l'ame nuit à la justesse de l'esprit; il faut le blâmer, s'il n'a pas senti que le mouvement moral n'est pas soumis aux loix du mouvement physique, & qu'il n'est pas besoin de le donner plus fort qu'il ne faut, pour le communiquer au degré nécessaire; mais pourrois-je le trouver exagéré, si je partageois tous ses sentimens, & si j'adoptois toutes ses opinions? On accuse encore Rousseau d'hypocrisie, en comparant sa conduite avec ses principes: les actions naissent du caractère, & peuvent en donner l'idée; mais les pensées viennent souvent par inspiration; & l'homme, enivré par l'esprit divin qui l'anime, n'est plus lui-même, quoiqu'il soit plus vrai que jamais, & s'abandonne entièrement au sentiment qu'il éprouve en écrivant. Il existe un petit nombre de morceaux d'éloquence, dont le caractère auguste & mesuré, calme & ferme, simple & noble, prouve, sans en pouvoir douter, que leur auteur a toutes les vertus dont il parle; mais quand on ne trouveroit pas à Rousseau ce genre d'éloquence, quand il seroit vrai qu'il

défend les plus grandes , les plus belles , les plus touchantes des vérités , avec un enthousiasme trop poétique , pourroit - on le soupçonner d'hypocrite ? Rousseau hypocrite ! Ah ! je ne vois dans toute sa vie qu'un homme parlant , écrivant , agissant involontairement ; ses actions ne ressembloient pas à ces principes ; mais il se rendoit coupable en les appliquant faussement plutôt qu'en les abandonnant. Il sembloit aussi quelquefois que son ame étoit épuisée par ses pensées , & qu'elle n'avoit plus le ressort nécessaire pour agir. Un homme qui l'a beaucoup vu , m'a peint souvent avec quelles délices il se livroit au repos le plus absolu. Un jour ils se promenoient ensemble sur les montagnes de la Suisse ; ils arrivèrent enfin dans un séjour enchanteur ; un espace immense se découvroit à leurs yeux ; ils respiroient à cette hauteur , cet air pur de la nature auquel le souffle des hommes ne s'est pas encore mêlé. Le compagnon de Rousseau espéroit alors que l'influence de ce lieu animeroit son génie ; d'avance il l'écoutoit parler ; mais Rousseau se mit tout-à-coup à jouer sur l'herbe , comme dans sa première enfance ; heureux d'être libre de ses sentimens & de ses pensées , il n'étoit tourmenté par aucune de ses facultés , & ce fut peut-être un des plus doux momens de sa vie. Ne le voit-on pas , dès son enfance , dans une sorte d'égarement de méditation ? ne paroît-il pas marcher comme un aveugle dans la vie , & juger

de tout par ses pensées plus que par ses observations ?

Il y a des traits dans ses confessions , qui révoltent les âmes nobles ; il en est dont il inspire l'horreur lui-même par les couleurs odieuses dont son repentir les charge : sans doute quelques personnes, en finissant cette lecture , ont le droit de s'indigner de ce que Rousseau se croyoit le meilleur de tous les hommes ; mais moi , ce mouvement orgueilleux de Rousseau ne m'a point éloignée de lui ; j'en ai conclu qu'il se sentoît bon. Les hommes se jugent eux-mêmes , par leur caractère , plutôt que par leurs actions ; & il n'y a que ce moyen de connoître un cœur susceptible d'erreur & de folies. Il est extraordinaire que Rousseau raconte les fautes de tout genre qu'il a commises ; mais si ce n'est pas toujours seulement par franchise , c'est quelquefois , je pense , un tour de force qu'il entreprend : il ressemble à ces bons écrivains , qui essaient de faire un mot ignoble dans la langue. J'avoue que je vois avec peine dans ses confessions , des torts qui tiennent aux habitudes de sa première destinée : mais l'élévation de l'âme est peut-être une qualité qu'une seule faute fait perdre ; elle naît de la conscience de soi , & cette conscience se fonde sur la suite de toute la vie : un seul souvenir qui fait rougir , trouble la noble assurance qu'elle inspire , & diminue même le prix qu'on y attache.

De tous les vices, il est vrai, la bassesse est celui qui inspire le moins d'indulgence ; l'excès d'une qualité peut être l'origine de tous les autres : celui-là seul naît de la privation de toutes ; mais quoiqu'il y ait dans les mémoires de Rousseau quelques traits qui manquent sûrement de noblesse, ils ne me paroissent d'accord ni avec son caractère, ni avec le reste de sa vie. On feroit tenté de les prendre pour des actes de folie, pour des absences de tête ; ces traits semblent en lui des bizarreries ; il n'est pas, si l'on peut le dire, l'arbre des fruits qu'il porte : c'est peut-être le seul homme qui ait été bas par momens ; car c'est de tous ses défauts le plus habituel. Ces distinctions paroîtront peut-être trop subtiles pour le justifier : je ne fais pas cependant si dans les contrastes étonnans dont les hommes donnent sans cesse l'exemple, il ne faut pas apprendre à les distinguer par des nuances fines ? Je crois aussi que quand on trouve dans la vie d'un homme des mouvemens & des actions d'une bonté parfaite, lorsque ses écrits respirent les sentimens les plus nobles & les plus vertueux ; lorsqu'il possède un langage dont chaque mot porte l'empreinte de la vérité, on lui doit de chercher le secret de ses torts, de tenir à l'admiration qu'il avoit inspirée, de la retirer lentement. Enfin les caractères vertueux, comme les caractères vicieux, se reconnoissent mieux par des traits de détails,

que par des actions d'éclat. La plupart des hommes, en bien comme en mal, peuvent être une fois différens d'eux-mêmes.

Soit qu'on entende parler de Rousseau à ceux qui l'ont aimé, soit qu'on lise ses ouvrages, on trouve dans sa vie, comme dans ses écrits, des mouvemens, des sentimens, qui ne peuvent appartenir qu'aux âmes pures & bonnes. Quand on le voit aux prises avec les hommes, on l'aime moins; mais dès qu'on le retrouve avec la nature, tous ses mouvemens répondent à notre cœur, & son éloquence développe tous les sentimens de notre âme. Comme son séjour aux Charmettes est peint délicieusement! comme il étoit heureux dans la paix de la campagne! Les jeunes gens desirent ordinairement le mouvement; ils appellent vivacité le besoin qu'ils en ont; mais les âmes vraiment ardentes le redoutent: elles prévoient ce qu'il en coûte pour quitter le repos; elles sentent que le feu qu'on allume peut dévorer: mais Rousseau, paisible dans sa retraite, n'éprouvoit point le desir d'exercer son génie; rêver, aimer, suffisoit à ses facultés. Aimer, quel que fût l'objet de sa tendresse, c'étoit sur cet objet qu'il plaçoit ses chimères: ce n'étoit pas à madame de Warens, c'étoit à l'amour qu'il songeoit: ses sentimens ne le tourmentoient pas; il n'étudioit pas dans les regards

de sa maîtresse le degré de passion qu'il lui inspiroit ; c'étoit une personne à aimer qu'il lui falloit. Madame de Warens , sans s'en mêler , faisoit son bonheur. Peut-être est-il vrai qu'un grand-homme , dominé par le génie de la pensée , que Rousseau sur-tout , n'a jamais éprouvé une passion qui vînt uniquement du cœur : elle l'auroit distrait , elle n'auroit pas servi son imagination. Il falloit que les facultés de son esprit fussent pour quelque chose dans ses sentimens ; il falloit qu'il eût besoin de douer sa maîtresse : une femme parfaite auroit été sa meilleure amie , mais non l'objet de son amour. Je suis certaine qu'il n'a jamais fait que des choix bizarres ; je suis certaine aussi que Julie est la personne du monde dont il a été le plus épris ; c'étoit un homme qui ne pouvoit se passionner que pour des illusions ; heureux si elles n'eussent pas troublé son cœur avec plus de violence que la réalité même ! Il étoit né bon , sensible & confiant ; mais lorsque cette cruelle folie de l'injustice & de l'ingratitude des hommes l'eût saisi , il devint le plus malheureux de tous les êtres : ces momens si doux de sa jeunesse , qu'il peignoit avec tant de charmes , ne se renouvelèrent plus ; ses rêveries 'étoient des espérances ; ses rêveries devinrent des regrets. A Turin autrefois , un signe de sa jeune maîtresse ravissoit son cœur ; & mainte-

nant le salut d'un vieux invalide, qui semble ne pas le haïr, est le seul bien qu'il envie (1). Mais rappelez-vous combien, dans sa jeunesse, il estimoit les hommes! s'il a plus changé qu'un autre, c'est qu'il s'attendoit moins aux premières lumières qu'il fut forcé de recevoir. Eh! qui donc perd sans douleur l'aveugle bonté de sa jeunesse? qui donc perd sans douleur les riantes espérances, la douce confiance du premier âge de la vie? Rousseau n'a pu le supporter: mais quelle est l'ame sensible dont le cœur se resserre sans peine, & dont l'imagination ne se décolore pas avec regret?

L'on a souvent accusé Rousseau d'être né ingrat; mais je ne fais pas s'il est vrai que son éloignement pour les bienfaits en soit une preuve. Peut-être est-il des cœurs qui sentent trop ce qu'exige la reconnoissance, pour se soumettre à la devoir à ceux qu'ils n'aiment pas; peut-être en est-il aussi qui trouvent plus de charmes dans le sentiment, lorsqu'il naît d'un attrait invincible, d'un

(1) On se souvient du tableau charmant que Rousseau fait, dans ses confessions, de madame Basile, marchande à Turin, qui lui fit signe avec le doigt dans une glace, de se mettre à genoux devant elle; & dans son dialogue insensé de *Jean-Jacques avec Rousseau*, du transport qu'il éprouva lorsqu'un vieux invalide le salua, *n'étant pas encore entré*, dit-il, *dans la conjuration générale contre moi.*

choix volontaire, qu'aucun devoir ne commande. On peut craindre que la reconnoissance n'inspire pas assez d'attachement pour ceux qui nous étoient indifférens ; on peut craindre qu'elle ne se mêle trop aux sentimens que nous éprouvons pour nous amis ; enfin , ce fier amour de l'indépendance me paroît noble , s'il s'applique aux étrangers , & délicat s'il regarde les objets de nos affections. Heureux celui qui n'a jamais eu besoin des autres que par le cœur, qui ne s'est soumis que parce qu'il aimoit, & sur qui personne, excepté les auteurs de ses jours, n'eut jamais d'autres droits que ceux qu'ils reçurent de sa tendresse ! Rousseau, il est vrai, en se faisant un système de ses principes, avoit le ridicule de toutes ses qualités, & souvent même le tort dont elles approchent alors qu'on les exagère : mais l'ostentation même de cette haine pour les bienfaits a de tels avantages, les preuves qu'il faut en donner sont si claires & si rares, qu'on pourroit sans danger se permettre aujourd'hui d'exciter en ce genre la vanité des hommes. (1)

On a reproché à Rousseau, car celui que toutes les ames sensibles devoient défendre comme leur

(1) Est-il possible de ne pas admirer la noble fierté avec laquelle le pauvre Rousseau de Genève refusa constamment la pension que le roi d'Angleterre lui offroit ? *mais il l'a accepté, et alla en jouir quand la mort l'en empêcha - et par conséquent*

propre cause, a trouvé bien des accusateurs ; on a reproché à Rousseau d'avoir le desir de se singulariser ; est-ce celui qui obtenoit à son gré la palme de la gloire , qui pouvoit souhaiter de se signaler par des bizarreries ? & quand la supériorité de son génie le rendoit si extraordinaire, peut-on croire qu'il cherchoit à l'être par une originalité puérite ? Il vouloit, dit-on , se faire remarquer de toutes les manières possibles ; & jamais homme n'a tant aimé la solitude ! voyez comme il étoit heureux pendant le temps qu'il passa dans l'île Saint-Pierre ! Séjour charmant ! asyle délicieux ! c'est-là que l'ame de Rousseau erre encore ! c'est dans les lieux qui excitèrent ses pensées , qu'il faut aller rendre hommage à sa mémoire : que les ames sensibles conçoivent aisément le bonheur qu'on goûtoit dans cette retraite ! Rousseau s'y livroit à ses profondes méditations ; mais d'autres auroient pu s'y abandonner à leurs rêveries ; & tandis qu'il réfléchissoit sur le temps , le monde & la vie , une femme malheureuse eût laissé le calme de la nature pénétrer doucement jusqu'à son cœur.

Les hommes sont peut-être plus faits pour la solitude qu'ils ne pensent. Vers le milieu de la vie, on pourroit s'y trouver heureux ; on ne seroit plus attiré dans le monde par l'espérance , on porteroit dans la retraite des souvenirs qui rempli-

roient la pensée, & la mort seroit encore trop éloignée pour sentir le besoin de s'entourer de vivans.

Rousseau fuyoit ce qu'on appelle la société, mais il aimoit les payfans; & le mouvement que la vue des hommes répand dans la campagne lui plaïsoit. Les habitans de l'île Saint-Pierre l'adoroient; ils étoient frappés de sa bonté. Les malheureux sont si doux dans un moment de repos! Rousseau, ravi des simples mœurs de ces payfans, s'abandonnoit de nouveau à sa première estime pour les hommes; il les retrouvoit semblables à l'idée qu'il s'en étoit faite. Il monroit pour les enfans une prédilection extrême; il avoit tant besoin d'aimer, que son cœur s'y livroit quand l'objet seulement ne s'y opposoit pas! Pourquoi donc, dans les jardins d'Ermenonville, ne fut-il pas heureux comme dans l'île Saint-Pierre? pourquoi donc, hélas! est-ce dans ce séjour qu'il a terminé sa vie? Ah! vous qui l'accusiez de jouer un rôle, de feindre le malheur, qu'avez-vous dit quand vous avez appris qu'ils'est donné la mort (1)?

(1) On fera peut-être étonné de ce que je regarde comme certain que Rousseau s'est donné la mort. Mais le même Genevois dont j'ai déjà parlé, reçut une lettre de lui quelque temps avant sa mort, qui sembloit annoncer ce dessein. Depuis, s'étant informé avec un soin extrême de
C'est

C'est à ce prix que les hommes lents à plaindre les autres croient à l'infortune. Mais qui put inspirer à Rousseau un dessein si funeste ? C'est, m'a-t-on dit, la certitude d'avoir été trompé par la femme qui avoit seule conservé sa confiance, & s'étoit rendue nécessaire en le détachant de tous ses autres liens. Mais peut-être aussi que les longues rêveries finissent par plonger dans le désespoir. Les premiers jours sont ravissans ; l'on se trouve, l'on jouit de ses sentimens & de ses pensées ; mais peut-on fixer long-temps la destinée de l'homme, sans tomber dans la mélancolie ? mais sur-tout y a-t-il des têtes assez fortes pour supporter la vie inactive & la contemplation habituelle. Rousseau accroissoit par la réflexion toutes

ses derniers momens, il a vu que le matin du jour où Rousseau mourut, il se leva en parfaite santé, mais dit cependant qu'il alloit voir le soleil pour la dernière fois, & prit, avant de sortir, du café qu'il fit lui-même. Il rentra quelques heures après, & commençant alors à souffrir horriblement, il défendit constamment qu'on appellât du secours & qu'on n'avertît personne. Peu de jours avant ce triste jour, il s'étoit aperçu des viles inclinations de sa femme pour un homme de l'état le plus bas : il parut accablé de cette découverte, & resta huit heures de suite sur le bord de l'eau dans une méditation profonde. Il me semble que si l'on réunit ces détails à sa tristesse habituelle, à l'accroissement extraordinaire de ses terreurs & de ses défiances, il n'est plus possible de douter que ce grand & malheureux homme n'ait terminé volontairement sa vie.

les idées qui l'affligoient ; bientôt un regard, un geste d'un homme qu'il rencontroit, un enfant qui s'éloignoit de lui, lui parurent de nouvelles preuves de cette haine universelle dont il se croyoit l'objet : mais, malgré cette cruelle défiance, il est toujours resté le meilleur des hommes. Il croyoit que tout ce qui l'environtoit conspiroit à lui faire du mal, & jamais la pensée de le rendre ou de le prévenir n'est entrée dans son ame. Il se croyoit destiné à souffrir, & n'agissoit pas contre sa destinée. J'ai vu des hommes qu'il avoit aimés, dont il s'étoit séparé, s'attendrir au souvenir de leur liaison, s'accuser de négligences qui avoient pu faire naître les soupçons de Rousseau, l'aimer dans son injustice, regarder enfin le genre de folie qui le tourmentoit comme étrangère à lui, comme une barrière qui empêchoit de se rapprocher, mais non de souhaiter de le rejoindre. Les défiants, tels qu'on les voit dans le monde, apprennent à juger les hommes d'après ce qu'ils font eux-mêmes ; ils se craignent dans les autres : mais Rousseau n'étoit défiant que parce qu'il ne croyoit plus au bonheur, parce qu'il avoit été tellement convaincu de la parfaite bonté des hommes, que, forcé de n'y plus croire, rien ne lui paroissoit plus certain sur la terre : il l'étoit aussi, parce que sa sublime raison sur les plus grands sujets ne l'empêchoit pas d'être dominé par une idée insensée, de penser qu'il étoit-détesté par tous les hommes.

Ah! que je trouve durs ceux qui disent qu'il falloit bien de l'orgueil pour se croire ainsi l'objet de l'attention universelle! Quel triste orgueil, que celui qui le portoit à penser qu'il n'existoit pas sur la terre un être qui ne ressentît de la haine pour lui! Ah! pourquoi n'a-t-il pas rencontré une ame tendre, qui eût mis tous ses soins à le rassurer, à relever son courage abattu; qui l'eût aimé profondément? il eût fini par le croire; le sentiment auquel l'amour-propre ni l'intérêt ne se mêlent point, est si pur, si tendre & si vrai, que chaque mot le prouve; chaque mouvement ne permet plus d'en douter. Ah! Rousseau, qu'il eut été doux de te rattacher à la vie, d'accompagner tes pas dans tes promenades solitaires, de suivre tes pensées, & de les ramener par degrés sur des espérances plus riantes! Que rarement on fait consoler les malheureux! qu'on se met rarement au ton de leur ame! on oppose sa raison à leur égarement, son sang-froid à leur agitation, & leur confiance s'arrête, & leur douteur se retire plus avant encore dans leur cœur. Ne cherchez pas à leur prouver qu'ils n'ont pas de vrais sujets de peines; offrez-leur plutôt quelques nouveaux moyens de bonheur: laissez-les croire à l'infortune qu'ils sentent: les consolerez-vous en leur apprenant que le malheur qui les accable n'est pas digne de pitié? Ah! si la perte d'un objet passionnément aimé a causé la tristesse de Rousseau, je ne m'affligerois

pas de ce qu'il a péri sans consolations, de ce qu'un être sensible ne lui a pas consacré sa vie ! Quelles paroles d'espérance peut-on faire entendre à celui qu'un semblable malheur a frappé ? que fait-il sur la terre, qu'attendre la mort ? quelles expressions de tendresse peut-on lui adresser ? un autre les a prononcées : il s'en servoit pour un autre ; elles le font tressaillir de douleur. Quelle société vaut pour lui le souvenir qui ne quitte pas son cœur ? quelles jouissances pourroit-il avoir sans sentir le regret de les éprouver seul ? Non, à ce malheur, quand le cœur en connoît l'étendue, la providence ou la mort peuvent seules servir de consolation. Mais le désespoir de Rousseau fut causé par cette sombre mélancolie, par ce découragement de vivre, qui peut saisir tous les hommes isolés, quelle que soit leur destinée. Son ame étoit flétrie par l'injustice ; il étoit effrayé d'être seul, de n'avoir pas un cœur près du sien, de retomber sans cesse sur lui-même, de n'inspirer ni de ressentir aucun intérêt, d'être indifférent à sa gloire, lassé de son génie, tourmenté par le besoin d'aimer, & le malheur de ne pas l'être. Dans la jeunesse, c'est du mouvement qu'on cherche, c'est de l'amour qu'il faut ; mais vers le déclin de la vie, que ce besoin d'aimer est touchant ! qu'il prouve une ame douce & bonne, qui veut ouvrir & s'épancher, que la personnalité fatigue, & qui demande à se quitter pour vivre dans un

autre ! Rousseau étoit aussi tourmenté par quelques remords ; il avoit besoin de se sentir aimé pour ne pas se croire haïssable. Être deux dans le monde, calme tant de frayeurs ! les jugemens des hommes & de Dieu ne surprendront pas seul. Rousseau s'est peut-être permis le suicide sans remords ; il se trouvoit si peu de chose dans l'immensité de l'univers ! on fait si peu de vuide à ses propres yeux, quand on n'occupe pas de place dans un cœur qui nous survit, qu'il est possible de compter pour rien sa vie. Quoi ! l'auteur de Julie est mort pour n'avoir pas été aimé ! Un jour, dans ces sombres forêts, il s'est dit : *Je suis isolé sur la terre, je souffre, je suis malheureux, sans que mon existence serve à personne : je puis mourir.* Vous qui l'accusiez d'orgueil, sont-ce des succès qui lui manquoient ? n'en pouvoit-il pas acquérir chaque jour de nouveaux ? Mais avec qui les eût-il partagés ? qui en auroit joui pour l'en faire jouir ? Il avoit des admirateurs, mais il n'eut pas d'amis. Ah ! maintenant un inutile attendrissement se mêle à l'enthousiasme qu'il inspire ! ses ouvrages, si remplis de vertus, d'amour de l'humanité, le font aimer quand il n'est plus ; & quand il vivoit, la calomnie retenoit éloigné de lui ; elle triomphe jusqu'à la mort, & c'est tout ce qu'elle demande. Que le séjour enchanteur où sa cendre repose, s'accorde avec les sentimens que son souvenir inspire ! cet aspect mélancolique pré-

pare doucement au recueillement du cœur que demande l'hommage qu'on va lui rendre. On ne lui a pas élevé en marbre un fastueux mausolée ; mais la nature sombre , majestueuse & belle , qui environne son tombeau , semble un nouveau genre de monument qui rappelle & le caractère & le génie de Rousseau : c'est dans une île que son urne funéraire est placée : on n'en approche pas sans dessein , & le sentiment religieux qui fait traverser le lac qui l'entoure , prouve que l'on est digne d'y porter son offrande. Je n'ai point jeté des fleurs sur cette triste tombe ; je l'ai long-temps considérée les yeux baignés de pleurs ; je l'ai quittée en silence , & je suis restée plongée dans la profondeur de la rêverie. Vous qui êtes heureux , ne venez pas insulter à son ombre ! laissez au malheur un asyle où le spectacle de la félicité ne le poursuive pas. On s'empresse de montrer aux étrangers qui se promènent dans ces bois , les sites que Rousseau préféroit , les lieux où il se reposoit long-temps , les inscriptions de ses ouvrages , d'Héloïse sur-tout , qu'il avoit gravées sur les arbres ou sur les rochers. Les payfans de ce village se joignent à l'enthousiasme des voyageurs par des louanges sur la douceur , sur la bienfaisance de ce pauvre Rousseau. *Il étoit bien triste* , disoient-ils , *mais il étoit bien bon*. Dans ce séjour qu'il a habité , dans ce séjour qui lui est consacré , on dérobe à la mort tout ce que le souvenir peut lui

arracher ; mais l'impression de sa perte n'en est que plus terrible : on le voit presque, on l'appelle, & les abymes répondent. Ah ! Rousseau, défenseur des foibles, ami des malheureux, amant passionné de la vertu, toi qui peignis tous les mouvemens de l'ame, & t'attendris sur tous les genres d'infortune ; digne à ton tour de ce sentiment de compassion, que ton cœur fut si bien exprimer & ressentir, puisse une voix digne de toi s'élever pour te défendre ! & puisque tes ouvrages ne te garantissent pas des traits de la calomnie, puisqu'ils ne suffisent pas à ta justification, puisqu'on trouve des ames qui résistent encore aux sentimens qu'ils inspirent pour leur auteur, que l'ardeur de te louer enflamme du moins ceux qui t'admirent !

Les larmes des malheureux effacent chaque jour les simples inscriptions que l'amitié fit graver sur la tombe de Rousseau. Je demande que la reconnaissance des hommes qu'il éclaira, des hommes dont le bonheur l'occupa toute sa vie, trouve enfin un interprète ; que l'éloquence s'arme pour lui, qu'à son tour elle le serve. Quel est le grand homme qui pourroit dédaigner d'affuter la gloire d'un grand homme ? Qu'il seroit beau de voir dans tous les siècles cette ligue du génie contre l'envie ! que les hommes supérieurs, qui prendroient la défense des hommes supérieurs qui les auroient précédés, donneroient un sublime exemple à leurs

successeurs ! le monument qu'ils auroient élevé, serviroit un jour de piédestal à leur statue ! Si la calomnie osoit aussi les attaquer, ils auroient d'avance mis en défiance contre elle, émoussé ses traits odieux ; & la justice que leur rendroit la postérité, acquitteroit la reconnoissance de l'ombre abandonnée dont ils auroient protégé la gloire.

F I N.

*LETTRE de Madame la Comtesse Alexandre
DE VASSY, à Madame la Baronne
DE STAEL, sur le livre intitulé : Lettres
sur les ouvrages & le caractère de J. J. Rousseau.*

ROUSSEAU, en mourant, a laissé, Madame, à ceux qui l'entouroient le souvenir de ses vertus & l'amour de sa gloire : voilà mes titres pour parler des Lettres que vous avez écrites sur lui ; cet ouvrage, fait pour être distingué, excitera vivement la curiosité du Public & la satisfera. Malheur à celui qui, après la lecture de ce livre, n'éprouvera pas, pour l'auteur, le sentiment dont vous êtes pénétrée pour Rousseau. Mais, Madame, on vous a trompée, en vous disant qu'il s'est donné la mort ; & cette erreur que vous accédez, peut avoir des conséquences si dangereuses par leur effet, si fâcheuses pour la mémoire de Rousseau, que je crois remplir un devoir sacré en me hâtant de la détruire. Un homme tel que lui appartient à l'univers, ses préceptes persuadent, ses exemples entraînent.

La mort de Rousseau est si touchante, si belle, si sublime, c'est une si grande leçon qu'un grand

homme, aux prises avec la douleur, recevant avec reconnoissance les soins qu'on lui rend, & voyant arriver, sans effroi, le moment prescrit pour sa destruction; cet exemple est si frappant pour moi, qui en ai été presque témoin, que je ne puis voir sans douleur, accuser Rousseau d'une action qui étoit loin de son cœur, & en contradiction avec ses principes.

Non, Madame, Rousseau n'a point terminé volontairement sa vie, le détail que vous rapportez des circonstances qui précédèrent ses derniers momens, n'est point exact; Rousseau ne pouvoit pas être instruit de l'infidélité de sa femme ou du moins de la personne à laquelle il avoit accordé la grâce d'en porter le nom, puisque ce n'est que plus d'un an après la mort de Rousseau qu'elle a eu des torts assez graves pour ne pouvoir plus rester à Ermenonville.

Les preuves que je m'offre à vous donner, madame, sont la copie du procès-verbal fait par les chirurgiens, le témoignage de mon père, celui de M. le Begue de Presse, ami intime de Rousseau, & qui étoit à Ermenonville à cette fatale époque; enfin une relation qui contient les détails les plus circonstanciés de ce malheureux événement.

Votre attachement pour la mémoire de Rousseau vous rend digne d'entendre la vérité, le mien m'impose la loi de la dire. Je ne vous demande

point d'excuses pour une lettre que son motif justifie.

J'ai l'honneur d'être, Madame, votre très-humble, très-obéissante servante,

*DE GERARDIN, Comtesse
Alexandre DE VASSY.*

*REPONSE de Madame DE STAEL, à la
Lettre de Madame la Comtesse Alexandre DE
VASSY.*

UN Genevois, secrétaire de mon père, Madame, & qui a passé la plus grande partie de sa vie avec Rousseau; un autre, nommé *Mouton*, homme de beaucoup d'esprit, & confident de ses dernières pensées, m'ont assuré ce que j'ai écrit; & des lettres que j'ai vues de lui, peu de temps avant sa mort, annonçoient le dessein de terminer sa vie, voilà ce qui peut excuser mon erreur, car c'est ainsi que j'appelle une opinion que vous combattez. Je pensois à joindre votre lettre à celles que j'ai écrites sur Rousseau, mais quelques mots de bonté qui s'y trouvent, m'ont fait craindre qu'on ne me soupçonnât de m'être plus occupée de publier votre

suffrage que de justifier Rousseau. Est-ce le justifier, en effet, & jugerez-vous sévèrement une faute qui porte avec elle-même une si grande excuse, le malheur qui peut y entraîner? Vous, Madame, qui n'êtes environnée que de gens qui vous aiment, ces profondes douleurs ne peuvent vous être connues; mais vous avez un cœur qui doit les concevoir & les pardonner. Je crois donc que, si je me suis trompée, je n'ai pas fait tort à la mémoire de Rousseau; d'ailleurs, cet ouvrage connu seulement de mes amis, ne mérite pas de la corriger, ce seroit lui donner une importance qu'il ne peut avoir, & qu'il n'aura jamais. Agréez, Madame, mes remerciemens, pardonnez-moi de n'avoir pas, comme je l'aurois désiré, rendu hommage au grand homme que vous avez aimé. Si je lui avois connu ce bonheur, j'aurois été certaine qu'il n'avoit pas quitté volontairement la vie.

J'ai, &c.

NECKER, Baronne DE STAEL.

6824

MÉMOIRE

DE

M. DELATUDE,

INGÉNIEUR.

Prix, douze sous.



A PARIS,

Chez GUEFFIER, jeune, quai des Augustins,

N^o. 17.

1789.

A V E R T I S S E M E N T.

M. Vestier, Peintre de l'Académie Royale, ayant exposé au Sallon mon portrait, qu'il a cru devoir accompagner des principaux instrumens qui ont servi à mon évafion, j'ai cru que le Public feroit curieux d'apprendre de moi-même tous les moyens que j'ai mis en ufage pour échapper de la Bastille; j'en donne ici le véritable détail, plus digne de confiance fans doute que ceux qui ont été publiés à mon infçu en 1787.



M É M O I R E
DE M. DELATUDE,
I N G É N I E U R.

MA SECONDE ÉVASION
DE LA BASTILLE,

Effectuée la nuit du 25 au 26 Février 1756.

QUAND on est dans la peine , les jours paroissent plus longs que des années ; & le malheur des infortunés , c'est qu'ils mettent toujours les choses au pis. Nous connoissons l'ascendant que la Marquise de Pompadour avoit sur l'esprit du Roi , & nous ne manquions pas de dire : si cette femme reste encore quatre , six , dix , quinze , vingt ans à la Cour , hélas ! nous passerons toute notre jeunesse dans la captivité , & nous périrons ici.

Voyons si nous ne pourrions pas nous évader : mais en jettant les yeux sur les murs de la Bastille , qui ont plus de dix pieds d'épaisseur , quatre grilles de fer aux fenêtres , & autant dans la cheminée , & en considérant par combien de gens armés cette prison est gardée , la hauteur des murs qui entouroient le fossé , souvent plein d'eau , il sembloit moralement impossible à deux prisonniers enfermés dans une chambre , privés de toutes sortes de secours humains , de pouvoir échapper : & M. Delaborde , ce fameux Banquier , avec son trésor , ne viendroit pas à bout de corrompre les Officiers. Jugez donc ce que de simples paroles auroient pu faire sur eux. Cependant avec un peu de génie , on vient à bout de tout. Je vais vous démontrer tout ce qu'on peut attendre du courage , de la patience , & de la ressource qu'on trouve dans les Mathématiques.

Nous étions deux dans une chambre. Vous remarquerez qu'à la Bastille on ne donnoit aux prisonniers ni ciseaux , ni couteaux , ni aucun autre instrument tranchant ; & pour 100 louis votre Porte-clefs , c'est-à-dire le Garçon qui vous porte à manger , ne vous donnetoit point un quarteron de fil ; & bien calculé , il falloit quatorze cents pieds de corde , il nous falloit deux échelles , une de bois , de vingt

à vingt-cinq pieds, & une échelle de corde de cent quatre-vingt pieds de longueur ; il nous falloit arracher quatre grilles de fer dans la cheminée, percer, dans une seule nuit, un mur de quatre pieds & demi d'épaisseur, dans l'eau à la glace jusqu'au cou, à la distance de quinze à dix-huit pieds d'une sentinelle, il falloit créer ; & pour faire ce que je viens de dire pour échapper, nous n'avions que nos deux mains. Ce n'étoit pas là le pis ; il nous falloit cacher l'échelle de bois & celle de corde, avec deux cents cinquante échelons d'un pied de long & d'un pouce d'épaisseur, ainsi qu'une infinité d'autres choses prohibées dans la chambre d'un prisonnier. Les Officiers, accompagnés de plusieurs Porte-clefs, venoient nous visiter & fouiller plusieurs fois par semaine. Cependant j'étois sans cesse occupé de ce projet ; j'en avois parlé plusieurs fois à mon compagnon, qui avoit beaucoup d'esprit ; mais il me répondoit toujours que la chose étoit impossible, qu'il y avoit de la folie à y penser. Ses raisons, au lieu de me rebuter, ne faisoient qu'animer mon imagination & mon courage.

Il faut avoir été prisonnier à la Bastille, pour sçavoir comme on est traité dans cette prison. Imaginez-vous que vous passeriez dix

ans dans une chambre, sans voir, ni parler au prisonnier qui est au-dessus ou au-dessous de vous ; on y a mis plusieurs fois le mari , la femme & plusieurs enfants ; ils y ont tous resté nombre d'années , sans sçavoir qu'aucun de leurs parents y fût. On ne vous apprend jamais aucune nouvelle ; que le Roi meure , qu'il y ait du changement dans le Ministère , on ne vous instruit jamais de rien. Les Officiers, le Chirurgien, les Porte-clefs ne vous disent que , bon jour , bon soir , avez - vous besoin de quelque chose ? & voilà tout. Il y a une Chapelle , où tous les jours on dit une Messe , & les Fêtes & Dimanches trois. Dans cette Chapelle , il y a quatre petits cabinets , où l'on met les prisonniers à qui le Magistrat accorde la permission d'entendre la Messe : tous ne l'ont pas , cela passe pour une grace. Dans ces cabinets est un vitrage avec des rideaux ; on ne les ouvre qu'à l'Élévation , & on a grand soin de les fermer après ; de sorte que jamais aucun Prêtre n'a vu le visage d'aucun prisonnier , & ceux-cine voient que le dos du Prêtre.

M. Berryer avoit eu la bonté de m'accorder la permission , ainsi qu'à mon compagnon d'infortune , d'entendre la Messe les Dimanches & les Mercredis. . . . il avoit accordé la même

permission au prisonnier qui étoit au-dessous de nous , c'est-à-dire au No. 3 de la Tour nommée *la Comté*. Cette Tour est la première à droite en entrant dans la Bastille.

J'avois déjà occupé plusieurs autres chambres , & de temps à autre , j'entendois quelque bruit des prisonniers qui étoient au-dessus & au-dessous de moi ; & depuis que j'étois dans la chambre de la quatrième Comté , j'entendois du bruit au-dessus , & jamais rien au-dessous ; j'étois certain pourtant qu'elle étoit occupée : *la manque* d'entendre du bruit , comme dans les autres , faisoit une impression extraordinaire sur moi , je ne sçavois à quoi attribuer ce mystère ; mon esprit toujours occupé de mon projet d'évasion , je dis à mon confrère , qu'au retour de la Messe , j'avois envie de voir la chambre de notre voisin , je le priai de m'en faciliter le moyen. Pour cet effet , je lui dis de mettre son étui dans son mouchoir , & au retour de la Messe , quand il seroit au second étage , de faire en sorte qu'il tombât le long des degrés , en sortant son mouchoir , & de dire ensuite au Porte-clefs d'aller le ramasser. Ce qui fut dit , fut fait. Pendant que le Porte-clefs , nommé *Daragon* , qui vit encore aujourd'hui même cette année 1789 , couroit après l'étui , je monte

vre, je tire le verrou, j'ouvre la porte du trois, je regarde la hauteur du plancher, je remarque qu'il n'avoit pas plus de dix pieds & demi de hauteur, je referme la porte au verrou, & de cette chambre à la nôtre, je compte trente-deux degrés ; je mesure la hauteur d'un, je calcule, je trouve qu'il y avoit une différence de cinq pieds & demi. Comme cela n'étoit pas une voûte de pierre, je tirai cette conséquence, que ce plancher ne pouvoit pas avoir cinq pieds & demi d'épaisseur, cela auroit fait un poids énorme ; que par conséquent il devoit y avoir un tambour, c'est-à-dire deux planchers, à la distance de quatre pieds l'un de l'autre.

Je dis alors à mon confrere, d'un air joyeux : (car un moment auparavant je croyois que nous étions deux hommes perdus) mon ami, ne désespérons point ; avec un peu de patience & de courage, nous échapperons d'ici. Voilà mon calcul. Il y a un tambour assurément entre la troisième chambre & la nôtre. Sans regarder mon papier, il me dit : eh ! quand il y auroit tous les tambours du Régiment des Gardes-Françoises, comment diable voulez-vous que tous ces tambours puissent nous faire évader ? Je repris : il n'est pas besoin de tous ces tambours là ; mais

s'il est vrai, comme je le crois, qu'il y a deux planchers entre le trois & le quatre, pour cacher nos cordes & tous les autres matériaux dont nous avons besoin, je vous réponds que nous échapperons. Il me repliqua : mais, pour cacher nos cordes dans ce prétendu tambour, il faudroit en avoir, & nous n'en avons point ; d'ailleurs, vous ne l'ignorez pas, il nous est impossible d'en avoir seulement dix pieds. Pour des cordes, lui dis-je, n'en soyez point en peine, car dans la malle de ma chaise de poste, que voilà devant vous, il y en a plus de mille pieds. Comme j'étois transporté de joie en lui parlant, il me regarda fixement, & me dit : je crois, par ma foi, qu'aujourd'hui vous avez perdu l'esprit ; je sçais, aussi-bien que vous, tout ce que vous avez dans votre malle & dans votre porte-manteau ; je vous-défie de me faire voir un seul pied de corde, & cependant vous me dites qu'il y en a plus de mille. Oui, ajoutai-je, dans cette malle il y a treize douzaines & demie de chemises, deux douzaines de paires de bas de soie, dix-huit paires de chaufferettes, trois douzaines de serviettes ouvrées, &c. &c. &c.

Or, en défilant mes chemises, mes bas, mes chaufferettes, mes serviettes, mes coëffes de bonnet, mes mouchoirs, &c. &c. &c.

nous aurons de quoi faire plus de mille pieds de corde. Cela est vrai , me dit-il ; mais avec quoi pourrons-nous arracher toutes ces grilles de fer qui sont dans notre cheminée ? car avec rien il nous est impossible de pouvoir faire quelque chose , nous n'avons que nos mains , nous ne pouvons pas créer des outils pour venir à bout d'un aussi grand ouvrage.

Mon ami , lui dis-je , la main est l'instrument de tous les instruments , c'est elle qui les forme tous ; & les hommes qui sçavent faire travailler leurs têtes , ils y trouvent toutes sortes de ressources. Voyez-vous , lui dis-je , ces deux fiches de fer qui soutiennent notre table pliante , je leur ferai un manche à chacune , & je leur ferai un taillant en les repassant sur un carreau de notre plancher : nous avons un briquet , en le cassant de telle manière , en moins de deux heures j'en ferai un bon canif , avec lequel je ferai ces deux manches. Ce canif nous servira encore à mille autres choses. Ainsi avec ces deux fiches , je vous réponds sur ma tête , que je viendrai à bout d'arracher toutes ces grilles de fer.

Un Ramonneur monte dans une cheminée , je vous réponds sur ma vie , que moi j'y monterai. Toute la journée nous conferâmes de cela ; dès que nous eûmes soupé , nous arrachâmes une fiche de fer de notre table ; avec cette fiche ,

nous levâmes un carreau de notre plancher , & nous nous mîmes à creuser de telle sorte , qu'en moins de six heures de temps nous l'eûmes percé ; & à notre grande satisfaction , nous trouvâmes qu'il y avoit deux planchers , à quatre pieds de distance l'un de l'autre.

De cet instant nous regardâmes notre évasion comme certaine ; nous remîmes le carreau , qui ne paroissoit pas avoir été enlevé. Le lendemain matin , je cassai le briquet ; j'en fis un canif , ou petit couteau. Avec cet instrument , nous fîmes des manches aux fiches de notre table ; nous donnâmes un taillant à chacune. Après nous défilâmes deux de nos chemises , c'est-à-dire qu'après les avoir décousues , & leurs ourlets aussi , nous tirâmes un fil l'un après l'autre , nous nouâmes tous ces filets , nous en fîmes un certain nombre de pelotons ; étant finis , nous les partageâmes en deux , nous en fîmes alors deux grosses pelottes ; il y avoit cinquante filets à chacune , de soixante pieds de longueur. Ensuite nous les tressâmes , ce qui nous donna une corde de cinquante-cinq pieds de long environ , avec laquelle nous fîmes une échelle de vingt pieds de long. Cette échelle faite , nous commençâmes à faire le plus difficile , c'est-à-dire à arracher les barres de fer de notre cheminée ; pour cet effet , nous attachâmes

dans la nuit, notre échelle de corde à ces barres ; par le moyen des échelons , nous nous soutenions en l'air dans le temps que nous dégradions les extrémités de ces barres de fer : en moins de six mois nous vînmes à bout de les dégrader toutes , c'est-à-dire de les arracher. Nous les remîmes de maniere à pouvoir les arracher toutes dans un instant. Cet ouvrage nous coûta bien de la peine. Bon Dieu ! jamais nous ne descendions sans avoir nos mains toutes ensanglantées. Nos corps étoient dans une situation si pénible dans cette cheminée, qu'il nous étoit impossible de travailler une heure entiere sans nous relever : à tout instant il nous falloit souffler de l'eau avec notre bouche, dans les trous, pour ramollir le ciment qui étoit autour de ces barres de fer ; & nous étions très-satisfaits quand, dans une nuit entiere, nous avions enlevé l'épaisseur d'une ligne de ce ciment. Cet ouvrage fini, nous fîmes une échelle de bois, de vingt à vingt-cinq pieds de longueur, pour monter du fossé sur le parapet où les Soldats de garde sont postés, & de ce parapet dans le jardin du Gouvernement. On nous donnoit tous les jours plusieurs morceaux de bûches pour nous chauffer, qui avoient dix-huit à vingt pouces de long. Ils nous servirent à faire une échelle avec vingt échelons,

Nous avions encore besoin de mouffes , & de beaucoup d'autres choses ; nos deux fiches n'étoient pas propres à faire cet ouvrage , & encore bien moins à scier du bois. En moins de deux heures de tems, d'un chandelier de fer que nous avions , avec l'autre morceau de briquet , j'en fis une excellente scie , avec laquelle en moins d'un quart d'heure de temps , je me serai vanté de couper en deux une bûche aussi grosse que ma cuisse ; avec ce morceau de briquet , cette scie & les fiches , nous dégrossissions nos bûches , nous les polîmes , nous leur fîmes des charnières , & des tenons pour les emboîter les unes dans les autres , avec deux trous à chaque charniere , & à son tenon , pour y passer un échelon , & deux chevilles pour l'empêcher de vaciller. A mesure que nous avions achevé & perfectionné un morceau de notre échelle , nous le cachions entre les deux planchers.

C'est avec ces outils que nous fîmes un compas , un équerre , une regle , un devidoir , des mouffes , des échelons , &c. &c.

Comme quelquefois dans la journée les Officiers & les Porte-clefs entroient souvent dans notre chambre à l'instant que nous y pensions le moins , il nous falloit cacher non seulement nos ustensiles , mais encore les plus petits copeaux ou débris que nous fai-

sons, & dont le plus petit nous eût décelés; en outre, nous sc̄avions que quelquefois ces Messieurs venoient doucement écouter ce que les prisonniers disent au travers des trous qu'ils font à leurs planchers. Pour éviter toute surprise, nous donnâmes un nom à toutes ces choses. Par exemple, nous appellions la scie, *Faune*; c'est le nom d'une divinité des forêts. Le devidoir, *Anubis*; c'est une divinité des Egyptiens, pour mesurer les accroissements du Nil. Les fiches de fer, *Tubalcain*; c'est le nom du premier homme qui trouva l'art de se servir du fer. Le trou que nous avons fait à notre plancher pour cacher toutes nos affaires dans le tambour, c'est-à-dire entre les deux planchers, *Polyphème*, faisant allusion à l'antr̄e de la Fable, dont les anciens ont si souvent parlé. L'échelle de bois, *Jacob*, au sujet de cette échelle dont l'Écriture-Sainte fait mention. Les échelons, *Rejetons*. Une corde, une *Colombe*, parce qu'elles étoient blanches. Un peloton de fil, *un petit frere*. Le canif ou couteau qui étoit le morceau du briquet, *le toutou*, &c. &c. Quand quelqu'un entroit dans notre chambre, si nous avions oublié quelque chose, le plus éloigné disoit au plus proche le nom de la chose, *Faune*, *Anubis*, *Jacob*, *Tubalcain*, &c. l'autre qui entendoit ce que cela signifioit,

jettoit dessus son mouchoir, une serviette; en un mot il faisoit disparoître ce qui devoit être caché. Nous étions sans cesse sur nos gardes.

L'échelle de bois que nous fîmes n'avoit qu'un bras, & vingt à vingt cinq pieds de longueur; elle avoit vingt échelons, de quinze pouces de long; le bras avoit trois pouces de diametre, par conséquent chaque échelon excédoit ce bras de six pouces de chaque côté; à chaque morceau de cette échelle, nous avons attaché son échelon & sa cheville avec une ficelle, de maniere qu'il ne fût pas possible de se tromper, en la montant dans la nuit.

Quand cette échelle fut finie, & après en avoir fait l'essai, nous la cachâmes dans *Polyphème*, c'est-à-dire entre les deux planchers.

Nous travaillâmes ensuite à faire les cordes de la grande échelle, qui avoit cent quatre-vingt pieds de longueur. Nous défilâmes nos chemises, nos serviettes, nos coëffes de bonnet, nos bas de soie, chaufferettes, caleçons, nos mouchoirs, &c. A mesure que nous avons fait un peloton d'une étendue décidée, de peur de surprise, nous le cachions dans le tambour, c'est-à-dire entre les deux planchers. Quand nous eûmes fait le nombre suffisant de pelotons, dans la nuit nous trefâmes cette magnifique corde; elle étoit blanche comme la

neige, & j'ose dire qu'un Cordier ne l'auroit pas mieux faite.

Autour de la Bastille, à la partie supérieure, est un bord qui excède en dehors de trois ou quatre pieds; nous ne doutions pas qu'à chaque échelon que nous descendrions de cette échelle de corde, elle ne flottât de côté & d'autre, ce sont des instans où la meilleure tête peut manquer; pour prévenir qu'un de nous deux ne tombât & ne s'écrasât, nous fîmes une seconde corde, d'environ trois cents soixante pieds de longueur. Cette corde devoit être passée dans une moufle que nous avions faite, c'est-à-dire, une espece de poulie sans roue, pour éviter que cette corde ne s'engrenât entre la roue & les côtés de la poulie, & qu'un de nous deux ne se trouvât suspendu en l'air, sans pouvoir descendre davantage; après ces deux cordes, nous en fîmes plusieurs autres de moindre longueur, pour attacher notre échelle de corde à une piece de canon, & pour d'autres besoins imprévus.

Quand toutes ces cordes furent faites, nous les mesurâmes; il y en avoit quatorze cents pieds; ensuite nous fîmes deux cents huit échelons tant pour l'échelle de corde, que pour celle de bois, & pour empêcher que les échelons

lons de l'échelle de corde en descendant, ne fissent du bruit en flottant, du bruit en heurtant contre la muraille, nous y fîmes un fourreau à chacun, avec les doublures de nos robes de chambre, de nos vestes & de nos gilets, &c.

Nous travaillâmes nuit & jour pendant dix-huit mois, à préparer tous nos matériaux.

Avec nos couvertures nous fîmes des fourreaux à nos deux barres de fer qui nous devoient servir pour percer la muraille.

On vient de voir tout ce qu'il falloit pour monter par notre cheminée sur les tours de la Bastille, pour descendre dans les fossés, pour monter sur le parapet & de ce parapet dans le jardin du Gouvernement, & de ce jardin, descendre, par le moyen de notre échelle de bois, dans le grand fossé de la porte S.-Antoine, lieu où nous devions être en liberté; nous devions choisir une nuit qui fût orageuse, qu'il tombât de la pluie, & qu'il n'y eût pas de Lune; mais nous avions un malheur terrible à redouter, il pouvoit pleuvoir depuis cinq heures du soir jusqu'à neuf à dix heures, & puis le temps se mettre au beau, alors toutes les sentinelles se promènent tout autour de la Bastille, c'est-à-dire, d'un poste à l'autre; dans ce cas, toutes nos peines,

tous nos matériaux étoient perdus ; & afin de rendre cette scène plus touchante , pour nous consoler , on nous auroit mis au cachot ; & alors pendant tout le temps que la Marquise de Pompadour auroit resté en Cour , nous eussions été resserrés d'une étrange manière. Cette appréhension nous inquiétoit beaucoup , je trouvais moyen d'éviter ce malheur ; je fis aisément concevoir à d'Alegre , mon compagnon d'infortune , que depuis le temps que la muraille qui est entre le Gouvernement & le jardin étoit faite , la Seine avoit débordé au moins plus de trois cents fois , qu'à chaque fois l'eau avoit dissout le sel contenu dans le mortier , ou le plâtre , au moins d'une ligne d'épaisseur , que par conséquent il nous seroit facile d'y faire un trou pour sortir sans aucun risque ; je lui fis comprendre que nous viendrions à bout de tout cela , en attachant une fiche de nos lits , à laquelle nous mettrions un bon manche en croix , qui nous servirait de vitole , par le moyen de laquelle nous ferions des trous dans le plâtre qui lie la pierre de cette muraille , pour engrener les pointes des deux barres de fer que nous prendrions dans notre cheminée ; qu'il étoit évident qu'entre nous deux , avec ces deux barres de fer , nous ferions un effort de plus de cent

quintaux , par la raison du levier , & par conséquent venir très-aisément à bout de percer cette muraille , qui fait la séparation du fossé de la Bastille & de celui de la porte Saint-Antoine ; qu'il y avoit un million de fois moins de risque de sortir par ce dernier moyen que par l'autre. D'Alegre convint de cela , en me disant que si ce dernier moyen manquoit , nous aurions recours à l'autre ; en conséquence nous fîmes des fourreaux à ces deux barres de fer , nous tirâmes une fiche de fer d'un de nos lits & nous en fîmes une virole ; quand tout notre appareil fut fait , nous résolûmes de partir le lendemain , qui étoit un Mercredi 25 Février 1756 , la veille du Jeudi-gras. Alors la riviere étoit débordée , il y avoit trois ou quatre pieds d'eau dans le fossé de la Bastille & dans celui de la Porte Saint-Antoine.

Avec ma malle , j'avois encore un portemanteau de cuir , c'est-à-dire , de peau de veau ; ne doutant pas que les hardes que nous avions sur nos corps ne fussent mouillées , nous mîmes dans ce grand portemanteau un habillement complet pour chacun , avec tout ce qui nous restoit de meilleur , jusqu'à ce qu'il fût plein ; le lendemain , à peine nous eut-on servi notre dîner , que nous montâmes notre grande échelle de corde , c'est-à-dire , que nous y

mêmes les échelons ; nous la cachâmes enfaitte sous nos deux lits , afin que le porteclef ne pût l'appercevoir en nous apportant notre souper ; nous accommodâmes après notre échelle de bois en trois morceaux , puis nous mîmes le restant des autres choses nécessaires en plusieurs paquets , bien certain que selon la coutume , on ne viendroit pas l'après-dîner nous visiter , faire des fouillades avant cinq heures ; nous avions déjà attaché les deux barres de fer dont nous avons besoin pour percer la muraille & mises dans leurs fourreaux , pour empêcher qu'elles ne fissent du bruit en les descendant. Nous eûmes soin de prendre une bouteille de scubac pour nous réchauffer & nous donner de la force , si nous étions réduits à travailler dans l'eau jusqu'au cou ; ce secours nous fut bien nécessaire , car sans cette liqueur , nous n'eussions jamais pu tenir pendant plus de neuf heures dans l'eau du dégel , jusqu'au col.

Nous voici arrivés au moment périlleux ; à peine eut-on porté notre souper , que malgré un rhumatisme que j'avois au bras gauche , je me mis à grimper la cheminée ; j'eus toutes les peines du monde à monter au faite ; je faillis à étouffer par la poussiere de la suie , car j'ignorois les précautions que prennent

les Ramonneurs ; je n'avois pas mis de défensives de cuir ni à mes coudes , ni à mes genoux , mes coudes furent tous écorchés , le sang couloit sur mes mains , & celui de mes genoux le long de mes jambes ; enfin arrivé au haut de la cheminée , je me mis à califourchon , alors je fis couler dans la cheminée une pelotte de ficelle que j'avois prise dans ma poche , en en retenant un bout , mon compagnon attacha à cette ficelle le bout d'une corde , où mon porte - manteau étoit attaché ; ayant saisi le bout de cette corde , je le tirai à moi , je le déliai & le jettai sur la plate forme de la Bastille ; je fis couler de nouveau cette corde dans la cheminée , mon compagnon y attacha l'échelle de bois , ensuite je tirai de même les deux barres de fer & tous les autres paquets dont nous avions besoin ; après que tout fut monté , je jettai de nouveau ma corde , pour monter l'échelle de corde , j'en tirai le superflu & ne laissai en dedans de la cheminée que ce qu'il en falloit pour monter ; je m'arrêtai au signal qu'il m'en fit ; alors avec une grosse cheville que nous avions préparée exprès , que je fis passer dans la corde , & posée en croix sur le tuyau de la cheminée , mon confrere étant monté très - aisément ,

nous achevâmes de retirer tout - à - fait cette échelle ; nous jettâmes le dernier bout du côté opposé de la cheminée , & nous descendîmes tous les deux à la fois sur la plateforme de la Bastille.

Deux chevaux n'auroient pu porter cet attirail : nous commençâmes par faire un rouleau de notre échelle de corde , ce qui fit une meule de quatre pieds de hauteur , ou de diamètre , & un pied d'épaisseur ; nous fîmes rouler cette meule sur la tour , nommée *du Trésor* , qui nous avoit paru la plus favorable pour faire notre descente ; nous attachâmes bien cette échelle à une pièce de canon , puis nous la fîmes couler doucement dans le fossé ; après , nous attachâmes notre moufle , & nous y passâmes la corde qui avoit trois cents soixante pieds de long.

Après avoir porté tous nos paquets sur la tour du Trésor , je m'attachai bien au milieu du corps , avec la corde que nous avions passée dans la moufle : je me mis sur l'échelle de corde , & à mesure que je descendois dans le fossé , mon confrère lâchoit à mesure : malgré cette précaution , à chaque échelon que je descendois , mon corps sembloit être un cerf-volant qui voltigeoit en l'air : si ce fût arrivé en plein jour , je crois que de mille personnes

qui m'auroient vu flotter de la sorte , il n'y en auroit pas eu une seule qui n'eût fait des vœux au Ciel , pour que je ne m'écrasé point en tombant. Enfin , je descendis sain & sauf dans le fossé. Sur le champ mon compagnon me descendit mon porte-manteau , que je mis au pied de la tour , parce qu'il y avoit une petite éminence en dos d'âne qui dominoit l'eau du fossé : après il me descendit les deux barres de fer , l'échelle de bois avec tout le reste. Ensuite il s'attacha bien lui-même au milieu du corps , avec la corde de la moufle , qui avoit deux fois en longueur la hauteur des tours. En se mettant sur l'échelle , j'eus soin de passer une de mes cuisses entre deux échelons pour l'empêcher de flotter jusqu'à ce qu'il fût en bas : je lâchai doucement la corde qui l'attachoit au milieu du corps.

Pendant ce temps-là , comme il ne pleuvoit pas , la sentinelle se promenoit sur le corridor ou parapet , tout au plus à six toises de nous , ce qui nous empêcha de monter sur le corridor , pour de-là monter dans le jardin ; ainsi nous nous vîmes forcés à nous servir de nos barres de fer : c'étoit le parti le plus sûr. J'en pris une sur mes épaules avec la virole , & mon compagnon l'autre. Je n'oubliai pas de mettre la bouteille de scubac dans ma poche ,

car, sans cette bouteille, nous aurions succombé ; nous allâmes droit à la muraille qui sépare le fossé de la Bastille de celui de la Porte Saint Antoine, entre le Gouvernement & le jardin ; dans cet endroit étoit anciennement un petit fossé, d'une toise de largeur & d'un à deux pieds de profondeur ; comme la riviere étoit débordée, précisément à cet endroit, à cause de ce petit fossé, nous avions de l'eau jusques sous les aisselles ; dans le moment qu'avec la virole, j'allois faire un trou dans le plâtre entre deux pierres pour engrener nos barres de fer, la Ronde-Major passa avec son grand fallot, à dix ou douze pieds tout au plus au-dessus de nos têtes ; pour l'empêcher de nous découvrir, nous nous croupîmes dans l'eau jusqu'au menton. Quand cette Ronde fut passée, avec ma virole, j'eus bientôt fait deux trous dans le plâtre pour engrener nos deux barres de fer, nous enlevâmes aussi-tôt la grosse pierre que nous avions attaquée ; dès l'instant j'assurai mon confrere de la réussite. Etant dans l'eau de la fonte des glaces jusqu'au cou, nous n'avions pas chaud ; pour nous réchauffer, nous bûmes un bon coup de scubac : ensuite nous attaquâmes une seconde pierre qui céda à nos efforts avec la même facilité ; dans le mo-

ment que nous allions s'attaquer la troisième, une seconde Ronde vint à passer ; nous nous mîmes encore dans l'eau jusqu'au menton : il nous fallut faire régulièrement cette cérémonie toutes les fois que la Ronde venoit à passer à dix ou douze pieds au-dessus de nos têtes : avant minuit, nous avions déjà dégradé plus de deux tombereaux de pierres.

Ce que je vais dire est la vérité pure ; je suis bien éloigné de vouloir arracher un sourire. Ayant entendu que la Sentinelle venoit se promener au-dessus de nous, les décombres que nous avions faits au bord du trou, nous forcerent à nous accroupir dans l'eau par derrière : la Sentinelle s'arrêta tout court au-dessus de nous, nous crûmes qu'elle avoit apperçu ou entendu quelque chose, & que nous étions perdus : mais un instant après, elle lâcha de l'eau précisément sur ma tête & le visage ; en plein jour, avec dessein prémédité, elle n'auroit pas mieux réussi ; il ne s'en perdit pas une goutte. Quand elle fut partie, je dis à l'oreille de mon compagnon, cet insolent vient de lâcher de l'eau sur ma tête, sur mon visage, mais eût-il fait tout autre chose sur mon nez, il ne m'auroit pas fait rompre le silence : il me répondit : je le crois. Mon bonnet étant tout mouillé, je le jettai dans

l'eau , & je lavai bien mes cheveux pour faire perdre l'odeur de l'urine. Ensuite nous bûmes chacun un bon coup de scubac , pour appaiser la peur qu'il nous avoit faite , & réanimer nos forces. L'un & l'autre nous eûmes moins de peur de la mort en descendant de l'échelle de corde , que de cette Sentinelle. Enfin en moins de huit heures & demie de temps , nous perçâmes cette muraille , qui , au rapport du Major , a quatre pieds & demi d'épaisseur. Dès l'instant je dis à d'Alegre de sortir par ce trou ; que si malheureusement il m'arrivoit quelque chose , en allant chercher le porte-manteau que j'avois laissé au pied de la tour du Trésor , de s'enfuir au moindre bruit : heureusement il n'arriva rien. Je fus chercher ce porte-manteau que je fis passer par le trou , & je sortis après , abandonnant tous les matériaux qui nous avoient donné tant de peines , sans regret.

Etant tous les deux dans le grand fossé de la Porte Saint-Antoine , nous crûmes que nous étions hors de péril ; je pris un bout de mon porte-manteau , & d'Alegre l'autre , pour traverser le fossé , & gagner le chemin de Bercy. A peine eûmes-nous fait vingt-cinq pas , que nous tombâmes tous les deux à la fois dans l'aqueduc qui est au milieu du grand fossé ;

nous avions trouvé au moins dix pieds d'eau au-dessus de nos têtes. Mon compagnon au lieu de gagner l'autre bord , car cet aqueduc n'a que six pieds de large , quitte le porte-manteau pour s'accrocher à moi , qui avoit de la bourbe jusqu'aux genoux : me sentant saisir , je lui donnai un grand coup de poing qui lui fit lâcher prise , & en même temps je me cramponnai de l'autre côté de l'aqueduc. J'enfonçai mon bras dans l'eau , je le saisis par les cheveux , & le tirai de mon côté. L'ayant placé de manière que sa tête étoit au-dessus de l'eau , il pouvoit respirer sans en avaler. Je lui dis de rester là ferme , sans branler : je fus prendre mon porte-manteau , qui surnageoit sur l'eau. C'est précisément à cet endroit que nous fûmes hors de danger , c'est-là , dis-je , où cette terrible nuit fut finie. A trente pas de-là , comme ce fossé fait une pente , nous fûmes tous les deux à pied sec : nous nous embrasâmes alors ; nous nous mîmes à genoux , pour remercier Dieu de la grace qu'il venoit de nous faire , de ce qu'un de nous deux , en descendant de l'échelle de corde , n'étoit point tombé , & écrasé , & de la liberté qu'il venoit de nous rendre.

Notre échelle de corde étoit si juste , qu'elle

examinés , M. Duverrier , Avocat au Parlement , & Secrétaire du Comité des Elccteurs, obtint de l'Assemblée que le tout me fût rendu, comme chose qui m'appartenoit à toute sorte de titres.

Je me ferai un plaisir de les faire voir aux personnes de considération & de mérite qui le désireront.

Ma demeure est maison des Théatins , rue de Bourbon , No. 36.

Dans quelques mois paroîtront mes *Mémoires* , en plusieurs volumes , contenant tout ce qui m'est arrivé de plus intéressant à la Bastille , à Vincennes , & dans les autres prisons où j'ai été successivement détenu pendant l'espace de trente-cinq années. Ces mémoires seront enrichis de plusieurs estampes relatives aux diverses situations douloureuses où je me suis trouvé.

